6

DISSERTATION

SUR CETTE QUESTION:

Quelles ſont les cauſes principales de la mort d'un auſſi grand nombre d'Enfans, & quels ſont les préſervatifs les plus efficaces & les plus ſimples pour leur conſerver la vie?

6

DISSERTATION

SUR CETTE QUESTION:

Quelles ſont les cauſes principales de la mort d'un auſſi grand nombre d'Enfans, & quels ſont les préſervatifs les plus efficaces & les plus ſimples pour leur conſerver la vie?

PAR

MR. JAQUES BALLEXSERD,

CITOYEN DE GENEVE.

Couronnée par l'Académie Royale des Sciences de MANTOUE.

En 1772.

Extra naturam error undique & damnum.



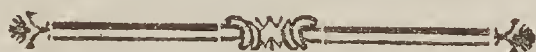
A GENEVE,

Chez ISAC BARDIN, Libraire.

M. DCC. LXXV.



PRÉFACE
DE
L'ÉDITEUR.



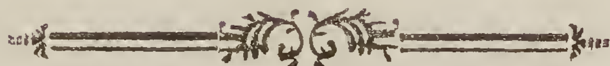
L'Auteur de la Differtation qu'on va lire étoit mon compatriote; je fatisfais à un devoir facré, en mettant au jour ce monument des veilles d'un homme de mérite, que la mort a enlevé au milieu d'une carriére toute dirigée en faveur de l'humanité.

L'Académie de Mantoue qui n'admet aucun Difcours écrit en langue étrangères, fut fatisfaite de celui-ci au point, que, contre l'efprit de fon inftitution, elle le fit traduire en Italien, afin que rien ne s'opposât à fon couronnement.

Je me ſerois abſtenu néanmoins de publier cet ouvrage, par la crainte de réveiller dans le cœur d'un père tendre & reſpectable un ſentiment trop douloureux, ſi je n'avois eſpéré que l'empreſſement du public, & les regrets de ſes concitoyens, mêleroient quelque douceur à tant d'amertume.



AVERTISSEMENT
DE
L'AUTEUR.



J'Ai tâché d'être court, & pour cet effet ne me ſuis pas permis un mot d'inutile. Néanmoins cet ouvrage paſſe un peu les bornes d'une ſéance académique, ce qu'il faut, je crois, imputer à l'étendue & à l'importance du ſujet. Les notes ſont placées à la fin pour ne point interrompre le texte. Si celui-ci remplit ſuffiſamment le Programme, on pourra, ſi l'on veut, ſe diſpenſer de les lire.

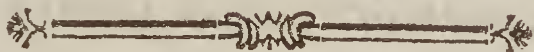
DISSER-



DISSERTATION

SUR CETTE QUESTION:

Quelles ſont les cauſes principales de la mort d'un auſſi grand nombre d'Enfans, & quels ſont les préſervatifs les plus efficaces & les plus ſimples pour leur conſerver la vie?



RIEN ne releve davantage l'humanité que d'allier aux plus hautes connoiſſances, cette bonté douce & compatiſſante qui ſemble mettre de niveau avec les foibles ceux qui veulent être utiles à tous. Convaincue de cette vérité, & perſuadée qu'il n'eſt pas dans l'ordre de la nature que tant d'enfans périſſent dès le premier âge de leur naiſſance, l'Académie de Mantoue demande dans ſa claſſe de phyſique: *Quelles ſont les cauſes principales de la mort d'un auſſi grand nombre d'Enfans, & quels ſont les préſervatifs les plus efficaces & les plus ſimples pour*

leur conserver la vie? Nous allons nous exercer sur cette double & importante question; &, sans autre préambule, assigner d'abord quatre causes principales à cette étonnante & affligeante destruction. 1°. La débilité héréditaire ou acquise de nos peres & meres. 2°. L'usage des nourrices empruntées. 3°. La pratique du maillot ou l'emmaillottement des enfans. 4°. La précipitation de les sevrer de la mammelle & de suppléer à cet aliment par une autre nourriture. C'est ce que je vais établir par autant de sections particulieres, dans lesquelles, après avoir montré le mal, j'indiquerai le remede. Et comme ces quatre causes ne sont pas les seules du dépérissement dont on se plaint, je jetterai dans des remarques tout ce que la théorie la plus saine, & l'expérience la plus confirmée réunissent de plus sûr & de mieux prouvé pour la santé & la conservation des enfans.

SECTION I.

Débilité acquise des peres & meres, premiere cause de mort des petits enfans.

Entre toutes les causes qui coupent le fil de notre vie dans le bas âge, ou qui l'assujettissent dans la suite à mille infirmités, il n'en est point de plus considérable & de plus familiere

que le caractere d'hérédité de nos parens maladifs. Tous les vices du corps, je dirois presque aussi tous les vices de l'ame, se transmettent, se perpétuent par la génération. Soit que le germe de l'embryon soit un globule élastique ou un assemblage de molécules organiques vivantes, soit qu'il soit préexistant à la fécondation, comme on l'a pensé depuis avec plus de probabilité, toujours est-il certain qu'il doit tenir des qualités de la lymphe prolifique, qui prenant sa source dans le sang, & en étant comme l'essence, doit nécessairement participer de sa nature. Or si le sang est infecté de quelque levain particulier morbifique, l'humeur génitale sera aussi viciée; & par conséquent le germe qui en proviendra, ou plutôt qui sera fécondé par elle, participera immanquablement de l'altération de cette liqueur.

Ce germe à la vérité peut acquérir une nouvelle perfection, ou subir de nouvelles altérations dans le développement qui s'en fait chez la mere: mais l'enfant a reçu de son pere l'esprit vivifiant qui coule & circule dans ses nerfs. Il seroit donc impossible qu'il ne participât point aux vices des principes séminaux de son pere, encore moins sans doute à ceux de sa mere, & au mélange ou à l'implantation qui s'en fait dans leur jonction. Or voyons rapidement si

dans l'état actuel de nos mœurs, de nos usages, de nos institutions qui les enfantent, on peut espérer de voir renaître parmi nous une riche, une abondante, une vigoureuse végétation.

La masse commune des habitans de l'Europe peut se diviser en trois ordres ou classes de Citoyens. La premiere occupée par les Grands & les Riches ; la seconde par les Bourgeois, & Artisans ; & par habitude, plus que par raison, indiquons la troisieme entre les Paysans ou pauvres habitans de la campagne. Or quelle est la maniere d'être, le genre de vie & la postérité des uns & des autres ?

Les enfans des premiers, foibles productions d'hommes dégénérés, ou à peine formés, partagent les vices de leurs parens & expient des fautes de toute espece. Ceux des seconds, élevés dans des espaces étroits, & nourris parmi de noires vapeurs ou des vapeurs infectes, naissent déja plus foibles ; & ces germes de maux qu'ils apportent en naissant, s'accroissent chaque jour dans une athmosphere empoisonnée. Pour les pauvres habitans de la campagne que des taxes exorbitantes attaquent de toutes parts, & dont l'acquittement hérissé de chicanes leur ôte le nécessaire physique, & bien auparavant le repos d'esprit, arrosent trop souvent de larmes une terre que leurs bras affoiblis ne peu-

vent plus remuer : ces ſouches dénuées de ſucs ne pouſſent point de rejetons, ou n'en pouſſent que de ſtériles, de languiſſans qui ne ſe montrent que pour bientôt diſparoître. Il faudroit donc que les Grands & les Riches, élevés d'une maniere plus ſimple & plus virile, formaſſent des mariages ſous les auſpices de l'amour & de l'innocence, bien plus que ſous ceux de convenance dont on colore la ſotte vanité, ou l'avide intérêt. Il faudroit que nos villes ne regorgeaſſent pas de gens entaſſés les uns ſur les autres, & occupés dans une poſture penchée à mille petits métiers, qui leur donnent des maux particuliers qui n'appartiennent qu'à eux, & à leur chétive poſtérité. Il faudroit enfin que les Chefs des nations, les Arbitres des ſociétés politiques, vouluſſent bien ſentir que par-tout où le peuple eſt heureux, la multitude eſt nombreuſe ; & qu'au contraire, tout ſe deſſéche, tout languit & s'éteint par l'oppreſſion & la contrainte. (1)

REMARQUES.

Diſpoſitions deſirables dans les peres & meres.

C'eſt une regle conſtante dans la nature que tout germe participe aux bonnes ou mauvaiſes qualités de la ſubſtance qui le féconde, comme de celle qui l'a produit. L'homme iſſu de pa-

rens bien conſtitués, robuſtes, & uniquement excités dans le penchant qui les unit par la vive impulſion de la nature, trouve dans les circonſtances de ſa conception un des meilleurs titres pour prétendre à une ſanté ſolide & à de longs jours. Ainſi les conditions que nous requérons comme préalables dans ceux qui ſe deſtinent au mariage, conſiſtent à ce que leurs corps bien conformés & ſains ne ſoient pas trop diſproportionnés entr'eux par la grandeur, par la groſſeur ou par l'âge, & qu'ils ſoient nés eux-mêmes de parens d'une conſtitution à-peu-près ſemblable.

Attentions de la femme groſſe.

Il ne ſuffit pas de concevoir, c'eſt-à-dire, qu'un des œufs contenu dans l'ovaire ait été fécondé par le ſoulévement de ſes parois & ſoit enſuite deſcendu dans la matrice; il faut encore qu'il y prenne racine & croiſſance ſans obſtacle, & que ce lieu devienne pour lui un domicile ſûr, commode & aiſé. Le ſort de l'embryon eſt attaché à celui de ſa mere; ſes parties foiblement concertées entr'elles peuvent ſe déſunir au moindre mouvement: Et de même que par quelque commotion nous voyons les fleurs & les fruits des arbres tomber, de même auſſi pour légere occaſion, les femmes groſſes peuvent accoucher avant terme, & renverſer les eſpérances les mieux fondées. (2)

On a en effet des obſervations d'avortemens occaſionnés par des cauſes très légeres : Et ce qui fait aſſez voir combien il eſt utile même aux femmes d'acquérir aſſez de courage pour modérer de bonne heure le choc de tout ce qui peut les mettre à la merci du haſard, c'eſt qu'on a des obſervations d'avortemens, produits par la vue inopinée d'une chenille, d'une araignée, d'une ſouris. Il en eſt qui ſe bleſſent par l'effroi du tonnerre, au bruit que l'on fait en frappant ſubitement à leur porte, ou de telles autres choſes entendues de trop près. Les grandes paſſions de l'ame, ſur-tout le déſeſpoir, la colere, tout ce qui ruine le ſang & les eſprits, comme l'envie, la jalouſie, diſpoſent à l'avortement, & même le procure. Les ſaignées téméraires, les médecines âcres, la percuſſion du ventre, les corps baleinés, l'extenſion des mains au-deſſus de la tête, l'éternuement fréquent, les ſecouſſes, le rire immodéré, le chant forcé, la danſe haute, ſont autant de cauſes capables d'ouvrir l'orifice interne de la matrice ou de décoller le placenta.

Les femmes qui habitent les grandes villes, & dans ce nombre celles ſur-tout qui ont de la fortune, ſont pour la plûpart pareſſeuſes & friandes à l'excès. Elles aiment mieux ſe faire ſaigner trois ou quatre fois pendant une groſ-

ſeſſe à des tems marqués par la mode ou le préjugé, que de faire un exercice convenable & de réprimer leur gourmandiſe ſur mille mets de caprice ou artiſtement empoiſonnés. Cependant une femme qui n'eſt pas trop ſanguine ou pléthorique, celles qui ſont un peu bouffies, pâles ou d'un tempérament humide, pituiteux, ont grand tort de ſuivre cette pratique . . . Une ſaignée faite ſans néceſſité abſolue rompt l'équilibre entre les ſolides & les fluides, & fait obſtacle à la génération des eſprits : c'eſt même une ruine certaine pour les perſonnes qui ont les nerfs minces & foibles, & ſouvent, en relâchant les fibres, un moyen d'occaſionner l'avortement qu'on avoit deſſein d'éviter.

Sa nourriture.

Il eſt bien démontré que les femmes préviendroient cet accident & ſe préſerveroient des dangers qu'il entraîne, ſi elles ne cédoient pas trop à leur imagination ou à leur gourmandiſe. Et comme l'état de groſſeſſe eſt ſouvent parmi elles un état de mauvaiſes digeſtions par des cauſes antécédentes, c'eſt à la raiſon, à l'expérience qu'il faut en appeller ſans-ceſſe pour les inviter à n'uſer que de choſes ſaines, douces, humectantes, d'alimens qui puiſſent s'aſſimiler aiſément & qui ſoient propres à développer, étendre ſans effort les foibles organes du fœtus qu'elles portent.

Puiſque ce ſont les alimens qui forment le chyle de la mere, que toutes les humeurs de l'enfant ſont ſucceſſivement formées, cela fait aſſez comprendre qu'il ne ſeroit pas moins préjudiciable ici de manger trop que trop peu, de ſe nourrir d'alimens rebelles aux puiſſances de l'eſtomac, d'alimens venteux ou qui élevent force vapeurs, d'alimens gras, peſans, ſalés, irritans, viſqueux, poivrés ou âcres. (3)

Une attention générale pour la femme enceinte, c'eſt que s'il lui eſt permis d'aiguiſer un peu ſa boiſſon par un léger ſtimulant, qui donne de l'action aux membranes de l'eſtomac, facilite la diſtribution de l'eau & la faſſe mieux adhérer aux autres principes, elle doit pourtant modérer ſon goût pour le vin, le détremper toujours, afin de rendre ſes vertus moins échauffantes, plus laxatives. Les liqueurs fortes que la raiſon conſidere comme un poiſon lent pour l'adulte, ſont regardées comme un poiſon actif pour le fœtus dans la matrice & les enfans à la mammelle. Le chyle qu'ils reçoivent chargé de ces boiſſons de feu, ne manque pas de produire des ſucs calcinés, fort épais, capables d'opprimer des fonctions mal affermies & même de les abolir, de les détruire. La femme groſſe & la femme nourrice doivent rejetter loin d'elles toutes ces liqueurs.

Son régime de vivre à d'autres égards.

Quelque aveugle que nous paroiſſe l'inſtinct des animaux, il eſt ici, comme on l'a remarqué, plus habile, plus pénétrant que notre raiſon. Les prérogatives dont leurs femelles jouiſſent pendant qu'elles portent, ſont les fruits précieux de leur continence, & les attributs conſtans de leur modération, de leur retenue. Il n'en eſt point parmi elles dont les mouvemens ne ſoient moins impétueux qu'auparavant : ſuivant en tout l'eſprit de la nature, elles ne ſe permettent rien qui puiſſe en altérer le dépôt ou en provoquer le dépériſſement. Si donc il convient aux femelles des animaux de redoubler leurs attentions à ce ſujet, de quelle néceſſité cela n'eſt-il pas pour des femmes, pour des êtres intelligens qui portent dans leur ſein le fruit le plus précieux de la nature, un fruit dont elles doivent deſirer plus que toute choſe au monde d'amener à maturité, quand ce ne feroit que pour arriver elles-mêmes ſans accidens & ſans peine au terme de ſa délivrance ? Non, on ne peut trop le répéter, une conduite prudente & ménagée eſt auſſi néceſſaire à l'accouchement heureux, que les veilles, la lubricité, les paſſions ardentes, les exercices violens ſont contraires & pernicieux.

Il n'y auroit pas moins d'imprudence à une femme devenue enceinte de paſſer tout-à-coup

d'une vie fort active à un état d'inaction absolue, que de ce dernier état au premier. Personne ne sauroit changer subitement d'habitude sans en devenir malade ; rien du moins n'est plus sujet à de véritables dangers. Il ne faut donc pas mépriser la coutume ni entreprendre un changement trop subit avec soi-même : cependant il convient à la femme enceinte d'éviter également la grande fatigue, comme l'extrême paresse, & de se gouverner de telle sorte en ses exercices, qu'elle péche plutôt au trop de repos qu'au trop d'agitation, par la raison que le risque est bien plus grand chez elle dans le mouvement immodéré, que non pas dans le repos, sur-tout dans les premiers tems, & avant que le placenta se soutienne par ses racines. Qu'elle s'occupe agréablement, qu'elle se promene d'une marche modérée & sûre, un bâton à la main, sans s'exposer à des faux-pas, des chûtes occasionnées par une chaussure trop mignonne, dans des mauvais chemins ou sur des parquets cirés. Elle ne s'exposera pas non plus au grand vent, à l'humidité, parce que cela pourroit détourner sa transpiration insensible qui est alors plus abondante, & dont l'évacuation libre, nécessaire dans tous les tems, est plus particuliérement utile pendant celui de la grossesse.

L'importance de cette évaporation ſe démontre par le grand ſoulagement qu'on éprouve quand elle ſe fait bien, & par la lourdeur du corps, ſon accablement, quand par accident elle a été ſupprimée. (4) La matiere perſpirable eſt un excrément: ſi elle eſt retenue, elle prend bientôt une diſpoſition viſqueuſe & âcre, qui reſorbée par la voie de la circulation, gâte & infecte toute la maſſe des humeurs. Il faut donc bien ſe garder de détourner ſa tranſpiration par négligence de propreté ou par imprudence, comme en s'habillant trop peu, en ſe ſerrant dans des corps pour paroître plus dégagée, plus mince, ou bien en ſe couchant ſur l'herbe ou en s'expoſant au ſerein ou aux autres vapeurs froides & humides.

Une femme n'eſt jamais plus ſuſceptible des impreſſions que peuvent faire ſur elle les variations ſubites de l'athmoſphere, que pendant qu'elle eſt enceinte. Il y en a même pluſieurs qui ſe trouvent très mal au moindre changement ſpécifique de l'air, ou plutôt qui ſe trouvent très dérangées dans une eſpece d'athmoſphere & de tems, & parfaitement bien dans une autre. C'eſt donc à elles d'obſerver avec ſoin ce qui leur convient & ce qui ne leur convient pas; de porter leur attention ſur tout

ce qui les environne, afin de ne se permettre que les choses dont elles auront éprouvé de bons effets, & de fuir prudemment celles dont elles en auront éprouvé de mauvais.

La femme enceinte doit vivre dans un air pur & net en sa substance, dans un air libre & tempéré en ses qualités. Sa demeure doit être accessible au soleil & entretenue proprement; chaque jour au moins elle doit en faire écarter les ordures. Et pour que tout conspire à l'affermissement de sa santé & à amener à maturité le fruit qu'elle porte, elle doit éviter les occasions de disputes, & se distraire de tout ce qui seroit capable de l'affecter d'une maniere triste & durable.

L'idée générale de la santé se rapporte à l'exercice libre de nos fonctions, au bon état de nos nerfs, à la solidité de leur texture, & sans doute aussi à la consonnance de leurs mouvemens. Or le propre des passions étant de troubler cette harmonie, de la renverser même quand elles sont fortes ou peu variées, delà vient la nécessité d'en tempérer les excès ou d'en diviser le foyer.

Tandis que notre ame vole vers tous les objets qui l'affectent agréablement, & que chaque jour elle se plait à en parcourir un grand nombre, on éprouve autant de sentimens dé-

licieux dont les effets ſont de porter dans toutes nos fonctions une régularité, une aiſance qui ſont la baſe d'une ſanté ferme & durable. L'eſprit nerveux, ce fluide conſervateur, ſe meut avec modération & avec facilité ; une douce chaleur prenant ſon principe dans le cerveau, ſe répand dans toute l'habitude corporelle & porte ſes bons effets dans tous les viſceres ; la tranſpiration en devient plus aiſée & plus ſaine ; il ne reſte rien dans les premieres voies qui puiſſe troubler l'œuvre de la digeſtion, rien qui puiſſe gêner les fonctions du corps, rien qui puiſſe mettre d'obſtacle à ſon bien-être. Mais cette heureuſe conſtitution eſt incompatible avec la ſtupide & mauſſade pareſſe qui nous opprime, l'envie, la haine, la crainte, la jalouſie qui nous rongent, la colere qui nous abrutit.

Les maux imaginaires qui nous affectent tant, & nous font ſouffrir tant de maux réels, tirent leur origine de quelque façon de penſer fauſſe ; & quand on eſt ſuſceptible des maux imaginaires, il y en a de tant de ſortes, qu'on devient néceſſairement la proie de quelques-uns. Si donc quelques paſſions croniques venoient aſſiéger une femme groſſe, il faudroit, outre les moyens moraux les plus capables de rendre le calme à ſon eſprit, lui donner des alimens

plus chauds, lui permettre l'uſage d'un peu de vin pur, & de tout ce qui peut ſoutenir la tranſpiration dans un degré convenable. Quand au contraire il eſt à craindre que la matrice ne s'irrite trop, & que les eſprits animaux ne ſoient mis dans un grand deſordre, on doit recourir aux calmans, aux adouciſſans, en conſidérant bien toutes les circonſtances. (5)

On a cru que tout ce qui affectoit la mere, affectoit auſſi le fœtus, & que les impreſſions de l'une agiſſoient ſur le cerveau de l'autre. Les Mages au moins ſembloient prévenir la naiſſance dans leur éducation. Tandis que leurs femmes étoient enceintes, ils avoient ſoin de les entretenir dans un calme & dans une ſituation gaie, par des amuſemens doux & innocens, afin que dès le ſein de ſa mere l'enfant ne reçût que des impreſſions agréables, tranquilles & harmoniques. Delà vient peut-être la grande vénération des Aſiatiques pour toutes les femmes enceintes : on ſait que quiconque en outrageroit une en leur pays, ſeroit un monſtre qu'on s'empreſſeroit d'étouffer, de détruire ; & que celui qui ne lui témoigneroit pas les plus tendres égards, manqueroit à une pratique religieuſe qu'ils ont grand ſoin de faire obſerver.

Si l'imagination des hommes a eu quelque-

fois plus de force que celle des femmes, si elle a été trop loin en inventant des prodiges, des chimeres sur cette matiere comme sur tant d'autres, il n'en est pas moins vrai, que tout ce qui peut agiter trop vivement une femme enceinte, tout ce qui peut la troubler, la saisir & bouleverser les facultés de son être, peut aussi, en raison de son intensité, corrompre la chaîne tendre de l'embryon qu'elle porte, & en interrompre la formation ou le développement. (6)

C'est un axiome en médecine, qu'Hippocrate a remarqué le premier, que tout changement qui se fait en nous avec précipitation, nous cause toujours des maladies, à moins que nous ne soyons assez forts pour lui résister. Dans une révolution subite les fluides ne cédant pas assez promtement à l'impétuosité imprévue des oscillations des fibres, s'embarrassent, s'arrêtent quelquefois tout-à-coup, ou bien venant à refluer à grands flots dans l'intérieur, tout l'ordre, l'équilibre de l'économie animale s'en trouve renversé. Il faut donc user de beaucoup de ménagemens envers les femmes enceintes; & crainte de troubler la sérénité de leur esprit si promt à s'allarmer, se donner bien de garde de leur annoncer sans précaution de bonnes & encore moins de mauvaises nouvelles. (7)

Mais

Mais comme il eſt des circonſtances imprévues, des ſujets de terreurs ſoudaines dont toute la prudence humaine & nos préceptes ne ſauroient garantir toutes les femmes groſſes, il faut nous réduire ici à relever les avantages du courage, de celui ſur-tout qui donne plus de diſpoſition à l'eſpérance qu'à la crainte, & qui par des actes répétés, s'éleve au-deſſus des événemens, comme un nageur habile s'éleve au-deſſus de la ſurface de l'eau, ſur laquelle il arrive au but deſiré en la comprimant.

En voilà bien aſſez, je penſe, ſur les diſpoſitions requiſes entre les peres & meres, & ſur le régime de vie qu'une femme doit obſerver depuis l'inſtant qu'elle aura conçu, juſqu'au dernier moment de ſa groſſeſſe. Voyons maintenant par quelle voie l'enfant après avoir briſé ſa priſon & rompu ſes liens pour s'offrir aux regards des hommes, deviendra dépendant de la bienveillance, de l'intelligence ou de la mal-adreſſe de ceux que la nature ou l'intérêt appellent à ſon ſecours.... Parlons d'abord des précautions requiſes dans l'accouchement; des ſoins enſuite que l'on doit au nouveau-né, & de la néceſſité aux meres de nourrir, d'allaiter leurs enfans, afin de les échapper à cette ſeconde cauſe de mort ſi générale, l'*uſage des nourrices empruntées.*

SECTION II.

Des Chefs que nous venons de poser.

En vain auroit-on veillé ſur le fœtus pendant les neuf mois de la groſſeſſe, ſi un ſeul moment d'imprudence peut le faire périr dans l'accouchement ou diſpoſer ſon corps à des affections infirmes ou difformes. Il s'agit donc de bien connoître la marche & les loix de la nature dans ce travail, pour ſavoir s'il faut lui aider ou lui confier tout l'ouvrage. C'eſt à regret que nous nous voyons forcés de dire qu'il eſt rare de trouver une accoucheuſe ſuffiſamment pourvue de ſaine théorie pour faire habilement ce métier. La plûpart ſe laſſent de voir ſouffrir leur ſemblable; elles cherchent à la ſoulager; & par leurs efforts indiſcrets ou par des erreurs accréditées, elles rendent ſouvent un accouchement difficile, laborieux, qui avec plus de prudence & de capacité, eût été l'accouchement le plus ſimple, le plus conforme au vœu de la nature.

Pour qu'il ſoit tel qu'on peut le deſirer, ou du moins pour n'y apporter de ſoi-même aucun obſtacle, il faut bien diſtinguer les véritables douleurs d'avec les fauſſes; & à cet égard il n'y a guere que les femmes qui ont eu plu-

ſieurs enfans & les accoucheuſes d'une longue expérience qui puiſſent ne pas s'y méprendre.... La nature ſe ſuffit preſque toujours dans le véritable travail ; & elle le conduit ordinairement avec tant de ſuccès ; elle ſait ſi bien profiter des inſtans, éloigner les obſtacles, s'arrêter à propos, produire des mouvemens favorables, exciter des douleurs utiles & des cris ſalutaires, qu'il n'eſt point prudent de la provoquer, ſurtout lorſque l'enfant préſente la tête au paſſage : ſituation heureuſe qu'il faut tâcher de conſerver, parce qu'alors les ſecours étrangers ſe bornent à très-peu de choſe. J'inſiſte d'autant plus volontiers ſur le danger des efforts prématurés & ſur la néceſſité & l'utilité de la patience dans cette circonſtance, que la pratique contraire annulle ſouvent en un inſtant l'ouvrage de neuf mois, & rend malheureux un accouchement de la plus belle apparence. (8) Si donc l'art vient offrir ſes ſecours à une femme en travail, que ce ne ſoit que pour conſerver toute choſe en ſon entier, faciliter l'expulſion du corps en mettant la matrice en état d'achever victorieuſement ſon ouvrage ; que ce ne ſoit ni pour guider la nature ni pour abréger le tems qu'elle veut mettre à ſon opération ; ſa lenteur apparente devient avantageuſe, en ce que les parties ont le tems de ſe dilater

peu-à-peu, de céder ſans danger d'y attirer l'inflammation & d'occaſionner une fievre aiguë quand on leur a fait violence.

Le ſeul ſentiment ſuffit pour recommander de parler à la femme, qui eſt en travail d'enfant, d'un air tendre, compatiſſant, & pourtant d'un air aſſuré & ſans aucune apparence d'inquiétude. Elle doit être libre de commander, de crier & de renvoyer les perſonnes qui lui déplaiſent. Il faut qu'elle puiſſe faire valoir ſes efforts : ſes pieds, ſes mains, ſes reins doivent être appuiés contre quelque choſe qui réſiſte, & de façon pourtant que le coccyx puiſſe librement céder en arriére ; bref, afin que l'enfant ne trouve aucun obſtacle à une libre ſortie, elle doit prendre une attitude commode pour elle & pour les aſſiſtans.

L'accouchement naturel, diſons-nous, eſt celui qui s'opere par le ſecours ſeul de la nature, c'eſt-à-dire par l'effort continuel des eaux engagées avec leur enveloppe en forme de coin dans l'orifice de la matrice, les contractions ſucceſſives de ce viſcere & les mouvemens, les agitations réitérées du fœtus. Les femmes bien conformées dans leur baſſin, & qui par une vie active fortifient leurs viſceres, ſoutiennent le reſſort de leurs fibres & donnent à leurs liquides une denſité convenable ; celles

qui ne ſont ni trop engraiſſées par le repos ; ni énervées par les excès, jouiſſent de ce bienfait comme toutes les femelles des animaux, chez qui la nature ſuffit preſque toujours ſeule à cette fonction, parce que tout ce qu'elle fait elle le fait avec ordre, quand elle ne rencontre point d'obſtacle. Si donc une femme eſt bien conſtituée, & qu'elle ait pris tout ſon accroiſſement entre des vêtemens aſſez aiſés pour laiſſer la liberté de la circulation & du jeu de toutes ſes parties ; ſi elle eſt ſuffiſamment large de flancs & de hanches, qu'elle n'ait point abuſé de ſes forces, ni dans les plaiſirs ni dans aucune occaſion que ce ſoit ; en un mot, ſi elle a obſervé le régime de vivre que nous lui avons indiqué de ſuivre, il y aura tout lieu d'eſpérer que la nature fera des efforts ſuffiſans, & qu'immédiatement après un court travail ſes cris ſeront interrompus par ceux de ſon enfant. Ce moment eſt peut-être l'époque de la tendreſſe paternelle, & celui du triomphe de la ſenſibilité conjugale. Ici l'accouchée enviſage avec complaiſance le prix de ſes pénibles efforts, & le mari qui en eſt le témoin & la cauſe. Elle en reſſent même tant de plaiſir, que déja elle a oublié les douleurs de l'enfantement.

L'enfant à l'inſtant de ſa naiſſance doit être

Soins qu'on doit prendre du nouveau-né.

reçu adroitement & mis dans des linges mols, bien ſecs & même paſſablement chauds ſi c'eſt en hiver; car il faut éviter le grand froid, le froid ſubit dans ces premiers momens de la vie, & cela par la raiſon bien facile à comprendre du danger d'une tranſition trop ſubite. On mettra cet enfant dans un lieu sûr, juſqu'à-ce que l'accoucheur puiſſe abandonner un moment la mere, pour venir examiner ſi les membres de celui-là n'ont point été luxés ou froiſſés dans le travail, & ſi toute choſe y eſt bien dans ſa conformation requiſe & naturelle.

Après s'être aſſuré de l'état des orifices d'un enfant nouveau-né & de chacune de ſes parties, il faut le laver, le décraſſer doucement avec un linge ou une petite éponge mouillée d'eau tiede ſavonneuſe ou aromatiſée; la leſſive eſt encore très-propre à cet uſage; par ſon ſel elle ſert parfaitement à enlever une mouſſe blanchâtre & glutineuſe dont le corps ſe trouve couvert, & dont la couche eſt plus ou moins épaiſſe dans les divers ſujets. On dit que formée par le ſédiment des eaux, ou par la matiere que fourniſſent les glandes ſebacées, qui n'étant pas miſcible à l'eau eſt forcée de s'arrêter à la ſurface de la peau, & de s'y accumuler pendant pluſieurs mois, cette écume étoit néceſſaire à l'enfant contenu dans la ma-

trice pour prévenir une trop grande diſſipation de ſes ſucs à l'occaſion de la chaleur du lieu qu'il habite. Quoi qu'il en ſoit, elle doit être enlevée auſſi-tôt que l'enfant vient de naître, parce que bouchant ſes pores elle feroit obſtacle à une tranſpiration néceſſaire ; & en s'oppoſant à une décharge continuelle de ſuperfluités, elle ne manqueroit pas de devenir dangereuſe ſi elle étoit retenue. Les meres des jeunes animaux ſont très prodigues de ces ſoins : on ſait combien elles ſont attentives à lécher leurs petits, à les nettoyer avec leur ſalive qui eſt une leſſive, un ſavon propre à cela.

Lorſque l'enfant eſt ſuffiſamment lavé & décraſſé, qu'on lui a nettoyé avec de petites tentes les narines, les oreilles, la bouche, les yeux & tous ſes orifices, on le ſéche & on lui fait de légeres frictions avec des linges uſés & ſouples, juſqu'à-ce qu'il ſoit net & incarnat de tout le corps. On préſume bien que l'extrême délicateſſe de toutes ſes parties, ſes os qui ont la flexibilité de la cire, exigent des attouchemens fort doux de la part des perſonnes qui le ſoignent, & qu'il faut dans tout cela agir avec beaucoup de prudence & de dextérité.

Si l'enfant qui vient de naître paroiſſoit exténué, languiſſant par l'effet d'un accouchement laborieux ou par toute autre cauſe, on pour-

roit animer ſa circulation, ſes forces par un léger cordial, comme le vin ſucré & tiede, avec un peu de miel & de cannelle : mais s'il eſt plein de vie, bien portant, il ne faut rien lui donner qu'il n'ait rendu ſes excrémens du ventre par les voies ordinaires, & par la bouche beaucoup de flegmes ou de glaires dont on doit favoriſer l'iſſue & le débarraſſer. C'eſt dans cette vue ſans-doute, c'eſt pour attendre ces évacuations préalables que la nature le rend incapable d'appétit, & ne lui montre ſa nourriture que quelques heures après ſa naiſſance, & qu'elle nous indique d'en attendre dix ou douze & même vingt-quatre s'il le faut, pour laiſſer reprendre tout le calme néceſſaire à la mere par un bon ſommeil & un peu de nourriture.

Etat de l'enfant nouveau-né.

Parmi les changemens qui arrivent à l'enfant nouveau-né, ceux qui lui viennent de la gravité de l'air ou du poids de l'athmoſphere, ſont les premiers & les plus remarquables. Il n'a pas plutôt franchi le détroit qui le conduit à la lumiere, qu'il fait une inſpiration méchanique, qui eſt le produit de la compreſſion que la charpente élaſtique de ſa poitrine a éprouvée dans la matrice par les eaux de l'amnios, & de celle plus forte encore qu'elle éprouve quelquefois au paſſage. Cette réaction des côtes donne néceſſairement lieu à un vuide dans le thorax, qui permettant

à l'air de s'y précipiter par la bouche & par le nez de l'enfant, le fait communément éternuer par ſon contact ſur la membrane pituitaire ; enſuite ce fluide parcourant la trachée-artere, & pénétrant auſſi-tôt les filieres du poumon, ce viſcere juſques-là immobile, & dans un état d'inertie, ſort de ſon aſſoupiſſement, ſes vaiſſeaux affaiſſés ſe rempliſſent & ſe diſtendent, ceux qui étoient pleins ſe dégorgent, portent leur ſuperflu dans d'autres canaux, tous les organes de la reſpiration ſe ſoulevent, il ſe fait un nouvel ordre de circulation, le corps tout entier eſt dans une eſpece de mouvement convulſif, & cet état ne ceſſe qu'après que l'air extérieur a pu s'introduire par-tout, & oppoſer par ſon élaſticité une réſiſtance égale au poids de l'athmoſphere.

Les premiers inſtans de l'homme ſont marqués par ſes beſoins ; c'eſt-à-dire, que pour conſerver ſon être, il faut néceſſairement le concours de pluſieurs cauſes analogues à lui, ſans leſquelles il ne pourroit ſe maintenir dans l'exiſtence qu'il a reçue. Heureux s'il n'avoit à éprouver que les infirmités de ſa nature débile : on lui verroit tirer un grand parti d'une cauſe très-foible en apparence ! Mais il aime à eſſayer les caprices de la mode ou les bévues d'une routine aveugle entre des mains inconnues & merce-

naires qui ruinent trop ſouvent un édifice que des meres coupables n'ont point aſſez cherché à conſerver.

Chaque mere doit nourrir ſes enfans de ſon lait.
Dangers des nourrices empruntées.

Que peu de momens après l'accouchement de la femme, il ſe faſſe une révulſion dans ſes mammelles, parce que la matrice étant reſſerrée ne permet plus au ſuc laiteux d'y pénétrer, & que cette révulſion dure juſqu'à-ce que l'humeur dont nous parlons ſe ſoit entiérement logée & qu'elle ait commencé à ſe filtrer; la choſe eſt générale, & toutes les meres l'éprouvent: mais que cette liqueur ſoit formée pour la nourriture de l'enfant juſqu'à-ce que l'accroiſſement ſucceſſif de ſes puiſſances digeſtives & l'éruption de ſes dents le mette en état d'uſer d'une nourriture plus ſolide & qui exige de nouveaux efforts pour être digérée, qu'elle ſoit la plus propre à favoriſer ſon développement, ſes fonctions & tout le méchaniſme de ſon être, quand il la tire d'une ſource ſaine; c'eſt ce que je me propoſe d'établir ici avec quelque ſoin, comme auſſi de montrer que la méthode contraire, la route trop uſitée, pervertiſſant le vœu de la nature, n'expoſe pas moins la mere que l'enfant à périr de maladies affreuſes, ou à acquérir des principes de débilité qui leur rendront la vie pénible & peu ſtable.

Je dis d'abord que l'allaitement de la mere

eſt autant dans l'ordre de la nature que ſa groſſeſſe même, & cette propoſition dépend des premiers principes de Phyſiologie : car comme il n'eſt point de parties dans notre corps qui n'ayent ſes uſages, ſes propriétés; la Providence en donnant aux femmes deux reſervoirs ou plutôt deux ſources immédiatement ouvertes après leur accouchement, a voulu ſans-doute pourvoir ainſi à la conſervation des enfans noüveaux-nés, & leur faire tirer de-là leur nourriture.

C'eſt même une induſtrie bien merveilleuſe de la nature qu'au moment où l'enfant cherche à ſe raſſaſier ſur le ſein de ſa mere, il lui rend déja le plus important ſervice. En lui procurant la ſortie d'une humeur qui n'a point été faite pour elle, il la débarraſſe par les voies ordinaires d'une ſuperfluité qui l'expoſeroit aux accidens les plus graves, & même aux dangers les plus certains, ſi elle étoit retenue ou mal détournée. La plûpart des infirmités qui affectent quantité de femmes, conſiſtent dans leur relâchement à cet égard ; & ſi l'on en recherchoit les véritables cauſes, ou trouveroit qu'elles viennent ou de ce que les unes ont été mal nourries, ou de ce que les autres ont mal détourné leur lait. (9)

Comme chaque femme a dans ſon lait un

caractere individuel, reçu de la différence du levain digeſtif de ſon eſtomac, & que le *coloſtrum*, cette limphe blanchâtre qui ſe ſépare dans ſes mammelles immédiatement après ſon accouchement, contient pluſieurs qualités dont une ſeule ſuffiroit pour la rendre recommandable, nous diſons que ſon enfant doit s'en abreuver, s'en nourrir, tant pour détremper le reſte du *meconium* & lui éviter des tranchées en lui nettoyant les premieres voies, que pour provoquer en lui une douce tranſpiration & diſpoſer ſon corps à recevoir une nourriture plus ſolide : car à meſure que le beſoin de manger augmente & que la néceſſité des premieres évacuations ceſſe, cette liqueur perd ſa vertu purgative, elle devient plus denſe, plus conſiſtante ; & c'eſt alors qu'elle a toutes les qualités que l'on deſire pour ſatisfaire à des organes mieux formés. Deux inſtrumens à cordes & à liqueurs, montés à l'uniſſon & parfaitement d'accord, quoique d'un volume différent, ne donneroient qu'une image groſſiere de la parfaite correſpondance d'une mere avec ſon enfant qu'elle allaite : les couloirs délicats de celui-ci, ſes vaiſſeaux tendres & ſuſceptibles de ſituations & de capacité qui leur conviennent, ſe ployent & ſe tournent de telle façon, qu'ainſi & de même que le ſuc nourricier ſe prépare en celle-là, de même tout ſe range

& ſe meſure en celui-ci, pour le recevoir & le digérer ſans efforts.

Ainſi dès le premier jour de ſa naiſſance l'enfant trouve la proportion toute établie à ſes tendres organes, & celle qui convient le mieux à la nature de ſes liqueurs. Mais où la trouve-t-il cette proportion ſi néceſſaire, ſi deſirable ? Entre les bras & ſur le cœur même de ce qu'il a de plus cher au Monde, d'une mere ſurveillante, & non moins attentive à écarter de lui les maux qui pourroient l'affiéger, qu'ardente à l'en ſoulager, s'ils venoient à l'atteindre. Quels ſoins plus chers ! Quelle tendreſſe mieux placée ! Si le cœur faiſoit un pas, la nature feroit le reſte ; car ſon langage dit à tous les êtres animés que leur attachement pour ceux à qui ils ont donné la vie, croît en proportion des peines qu'ils ſe donnent pour la leur conſerver : elle leur inſpire à tous cet inſtinct particulier, cette heureuſe vigilance qui les portent à prendre avec plaiſir les ſoins les plus multipliés. Si trop ſouvent parmi nous on s'en écarte, ce n'eſt qu'en cédant lâchement au torrent d'une impulſion étrangere & en s'étourdiſſant par des exemples malheureuſement moins honteux que criminels.

C'eſt dans les nourrices empruntées que réſide la cauſe primordiale de la plûpart des maladies

aiguës dont les enfans du premier âge sont si souvent atteints & renversés. Les erreurs que commettent ces femmes dans leur régime, le défaut d'attention sur la quantité des alimens qu'elles prennent, l'impossibilité où elles sont de s'en procurer d'une qualité convenable, leur vie dure & pénible, une foule d'autres circonstances accablantes dont elles sont si souvent affligées, ne manquent guere de produire de grandes altérations dans leur lait, & leur négligence à d'autres égards, leurs bévues ou leur imprudence communique aux petits infortunés qu'on leur confie les premiers de mille maux par lesquels on les verra succomber.

Rien n'est si rare en effet que de voir revenir des enfans de nourrice sans avoir quelques difformités extérieures, ou de plus grandes incommodités, que le tems & les soins les mieux administrés ont bien de la peine à réparer. Les uns mutilés de quelques membres ou disgraciés par des perversions de taille, sont souvent affectés de nouage, de descentes, de scrophule ou de vapeurs épileptiques; les autres pâles, bouffis ou décharnés, ne supportent qu'avec peine une étincelle de vie toujours prête à s'éteindre.

Mais de pauvres enfans n'en sont pas quittes pour perdre leur santé entre des mains incon-

nues & mercenaires ; leur corps mal nourri, mal ſoigné, intéreſſe leur eſprit, & ſans-doute auſſi influe ſur leur caractere. Cette opinion du-moins reçoit beaucoup de vraiſemblance, & ce n'eſt point légérement qu'on a cru qu'une nourrice pouvoit en quelque ſorte poſer la premiere pierre à l'édifice des paſſions les plus redoutables. Toutes les fables des hommes nourris par des animaux féroces & ſanguinaires, dérivent de cette opinion. Si donc les inclinations d'une femme remplie de mauvaiſes habitudes, intempérante, cruelle peut-être, peuvent ſe tranſmettre à ſon nourriçon par le fluide nerveux, le fluide animal qu'il reçoit par la lactation : ſur-tout ſi deſſechée de travail, accablée de fatigues, elle ne lui préſente qu'un ſein fumant, d'où découle avec peine un lait aigri, enflammé, ou ſi en lui donnant un chyle tout-à-fait procédant d'une bile piquante, elle lui donne le germe des maladies les plus fatales ; que ne riſquez-vous point, meres barbares, de confier à cette inconnue un dépôt auſſi précieux ! Qui vous dira que cette femme n'a pas le cœur flétri par des chagrins lents & réels, ou peut-être déchiré par des remords cruels ! Et quand bien même il n'y auroit ni vice dans ſon ame ni vice dans ſon corps, qui ne voit que la miſere la plus affligeante, l'obligeant à faire le ſacrifice des

ſoins qu'elle doit à ſon enfant, va environner le vôtre de toute part, qu'il va habiter une chambre humide & ſale où il ſera dévoré par des inſectes de toute eſpece, & qu'au-lieu d'être au bon air de la campagne, il languira au centre de la pourriture, de la malpropreté ?

Suppoſons toutefois qu'une nourrice ne ſoit point du tout dans l'indigence : ſuppoſons-la ſi l'on veut ſoigneuſe, propre, intelligente, & même aſſez attachée aux devoirs ſacrés de la maternité, pour ne point faire l'odieux ſacrifice que nous venons de lui reprocher.... En ce cas il faut néceſſairement la ſuppoſer dans l'une de ces trois circonſtances ; ou que ſon enfant eſt mort entre ſes bras, ou qu'elle l'a ſevré, ou qu'elle peut en allaiter deux à la fois. Il ſeroit impoſſible qu'elle ne fût pas dans l'une de ces cathégories ; or voyons maintenant ce qu'il doit néceſſairement réſulter.

Si cette femme a perdu ſon enfant, en voilà bien aſſez ſans-doute pour ne pas ſe donner la peine de lui en demander davantage, ni lui faire la moindre queſtion de plus : ſon enfant eſt mort par maladie ou par accident ; & dès-lors elle devient ſi ſuſpecte ou plutôt ſi rejettable, que tout autre examen ſeroit abſolument ſuperflu.

Si

Si elle eſt dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire, ſi elle a ſevré ſon enfant de la mammelle, certainement le lait qui lui reſte ſera trop lourd, trop vieux, pour compoſer au nouveau-né une louable nourriture : au lieu de lui fournir cette médecine légere & naturelle, cette matiere délayante, laxative, propre à déterger ſon eſtomac, ſes inteſtins, & à porter dans ſon ſang la fluidité qui lui convient pour le faire parvenir juſqu'aux extrêmités des plus petits vaiſſeaux & entretenir leur calibre ; un lait de cette qualité le conſtipera, l'oppilera & accablera ſes forces au lieu de les faire croître. Enfin ſi la nourrice eſt dans le troiſieme cas, c'eſt-à-dire ſi elle veut nourrir deux enfans à la fois, qui vous aſſurera, meres dénaturées, que cette femme le ſera autant que vous, & que ſon enfant n'aura pas toutes ſes attentions, ſes préférences, tandis que le vôtre qu'une criminelle indifférence abandonne ainſi au haſard, pâtira peut-être ſur un ſein déja épuiſé, ou périra des excès d'une nourriture ſubſtituée ?

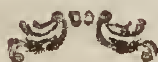
Si l'on veut ſe voir revivre dans ſes enfans, c'eſt à l'inſtant de leur naiſſance que l'on doit commencer d'y travailler, & que l'on peut eſpérer d'y réuſſir. Dans cet âge de la vie, la nature balance entre le bien & le mal, & le corps héſite entre la ſanté & la maladie. Intimément

perſuadées de cette vérité, les meres ſe reprocheroient ſans-doute leur indifférence à cet égard & s'éloigneroient moins du centre de leur deſtination, ſi ceux qui ſe chargent, pour ainſi dire, de la défenſe de l'humanité, dont la conſervation leur eſt confiée, étoient plutôt les interprêtes fideles de la nature, que les lâches complaiſans d'une méthode aveugle & meurtriere; s'ils repréſentoient à ces meres qu'on ne commande à la nature qu'en lui obéiſſant, qu'elle fait tout avec ordre, que la conſervation eſt ſon but, & que ce n'eſt point en vain que le ſuc laiteux remonte aux mammelles après l'accouchement; mais que la formation de cette liqueur, ſon apparition dans le tems où l'enfant commence à s'eſſayer à la vie, à la lumiere, n'eſt pas moins un médicament convenable, ſalutaire, qu'une nourriture pour faire germer dans ſes tendres organes la force, la ſanté, favoriſer ſon développement & lui conſerver la vie. France! ſi je pouvois nombrer combien il t'en coûte chaque année, chaque jour même, pour dédaigner encore, malgré tant d'avis, cette utile méthode, mon calcul porteroit dans ton ſein la conſternation & l'effroi. (10)

Chaque mere s'éviteroit bien des maladies en pratiquant ce devoir, & chaque enfant accou-

tumé depuis ſon exiſtence à une nourriture qui a conſervé ſon être & développé ſon accroiſſement, y trouveroit bien plus d'analogie, de conformité à ſes tendres organes, que dans une nourriture nouvelle & ſouvent aſſez lourde, aſſez rebelle à ſa machine délicate, pour qu'elle ne puiſſe la digérer ſans qu'il s'y faſſe des efforts qui en troubleront l'harmonie, & qui bientôt peut-être la détruiront tout-à-fait.

Non-ſeulement cet exercice important doit être réſervé aux meres, puiſque la ſécrétion de leur lait ſe faiſant alors ſelon l'ordre de la nature, elles n'ont plus d'ennemi à craindre, à redouter, & que ce lait ayant plus d'affinité, d'analogie avec les humeurs de leurs enfans, il s'aſſimile mieux, les nourrit bien, & leur donne de meilleures chairs, mais encore parce que leur vigilante tendreſſe s'accommode parfaitement de mille menus ſoins, de mille petits détails dont l'omiſſion des uns ou l'uſage indiſcret des autres, ne ſont pas les moindres cauſes par leſquelles tant de petites créatures dans cet âge fragile ſuccombent ou luttent contre la mort bien plus qu'elles ne vivent.



REMARQUES.

Choix d'une nourrice en cas de vraie néceſſité : ſon régime de vivre.

Après avoir établi la néceſſité, l'obligation pour les femmes de nourrir, d'allaiter elles-mêmes leurs enfans, pour s'épargner le repentir du déplorable état où leur indifférence, leur négligence expoſeroient ces innocentes victimes, après, dis-je, avoir montré que ces préceptes ne ſont pas ſeulement des conſeils qu'il eſt plus avantageux de ſuivre que de négliger, mais des loix qu'on devroit regarder comme ſacrées, & à l'exécution deſquelles on ne peut ſe ſouſtraire ſans s'expoſer à devenir homicide, nous devons pourtant reconnoître des cas malheureux où une mere peut & doit ſe diſpenſer de ſe charger de ce ſoin. C'eſt toutes les fois qu'on eſt convaincu qu'elle ne peut tirer de ſon ſein qu'un chyle mal ordonné, une liqueur viciée, pervertie ou corrompue par quelque cauſe que ce puiſſe être. J'en écarte toutes ces femmes, & encore celles en qui l'on remarque des défauts conſidérables, celles qui ſont d'une habitude peu ſucculente, dans leſquelles on n'entrevoit qu'une vie pénible, languiſſante, & qui ont de la diſpoſition à la

fievre hectique ou à la phthifie. (11) Que les meres ainfi conftituées éloignent de leurs mammelles leurs enfans pour les donner à des nourrices qui ne foient fujettes à aucune infirmité habituelle ou périodique, à des nourrices qui puiffent étouffer par un bon lait les levains morbifiques, corriger l'intempérie du fang & le régénérer, s'il fe peut, dans fa maffe.

La nourrice ne doit différer de la mere que dans fes mauvaifes qualités, & lui reffembler dans toutes les autres. Je voudrois que fon âge, fa ftature, fa façon de vivre, fuffent à peu de chofe près les mêmes. Et quoiqu'il y ait des femmes paffablement bonnes nourrices dès leur 18e. année, & d'autres jufqu'à la 40e, néanmoins il faut la choifir entre 20 & 35 ans, parce que c'eft l'âge où le lait eft dans toute fa bonté & fa plus grande abondance.

Une nourrice qui auroit été rachitique, fcrophuleufe, épileptique dans fon enfance, ou qui ne feroit pas née de parens fains & robuftes, pourroit avoir en elle des difpofitions à communiquer à fon nourriçon les mêmes infirmités. Vous vous informerez donc, vous obferverez fes prédéceffeurs, fa famille & fur-tout fes enfans. Il faut qu'elle en ait au moins un, & qu'il ne foit atteint d'aucun vice héréditaire.

La nourrice doit être forte si l'enfant est gros, un peu moins si l'enfant est délicat, afin qu'il ne s'abreuve pas d'une liqueur trop mâle, trop consistante, & aussi afin qu'il puisse vaincre sans efforts la résistance des replis qui terminent les canaux laiteux, produire le sentiment de la succion aux nerfs, & verser dans sa bouche un peu de leur suc avec sa nourriture.

Je voudrois qu'une nourrice eût les fibres solides & souples, la chair ferme, élastique & suffisamment colorée, parce que la belle couleur du teint provient du mêlange exact & de la bonne qualité des humeurs. Il faut qu'elle soit bien conformée, bien bustée, peu ventrue & sans aucune obstruction ni engorgement. Peu importe qu'elle soit ou ne soit pas réglée, si son mari ne l'approche pas de trop près, & si elle n'est point exposée à des brusqueries, à de mauvais traitemens dans un ménage par un mari brutal ou ivrogne, débauché, avare ou jaloux; car de quelques sources que viennent ses chagrins, leur effet est toujours de déranger l'ordre des sécrétions, de surcharger les fibres d'une matiere qui n'a pas transpiré, de troubler les humeurs & même de les corrompre.

Le lait des femmes rousses étant ordinairement aigre, vous éviterez cette couleur dans la nourrice que vous choisirez; elle aura les che-

veux, les ſourcils bruns ou d'un blond cendré, la tranſpiration douce, les gencives fermes & rouges, les dents ſaines, un ſouffle pur, les levres vermeilles, la vue franche, l'ouie bonne, & s'il ſe peut le ſon de voix agréable. Il faut qu'elle ſoit gracieuſe, alerte, enjouée, vive ſans colere, & prudente ſans être peureuſe.

Entre les conditions que les Médecins faiſant élection d'une nourrice deſirent trouver en elle, c'eſt qu'elle ait l'eſprit aſſez juſte pour ſaiſir & connoître les méthodes les plus utiles, les moyens les plus efficaces à l'entretien, à la conſervation du nourriçon qu'on lui confie. Ils recommandent qu'elle ait l'ame exempte d'erreurs, de préjugés, de mauvaiſes habitudes; qu'elle ſoit animée par la droiture du cœur, par cet amour du bien ſans lequel toute bonne choſe devient impraticable.

Il n'eſt pas moins eſſentiel de trouver en elle deux ſources abondantes d'un lait bien conditionné & frais, provenant des ſuites d'une groſſeſſe heureuſe & d'un bon accouchement. Envers un enfant qui ſeroit venu avant terme comme au 7e. & 8e. mois, de même que pour un enfant mince & foible, il faudroit abſolument un lait léger & nouveau, un lait de 8 jours, par exemple, afin que ſa fineſſe, ſa légéreté ſoit proportionnée à la ténuité des vaiſſeaux qu'il

doit parcourir, & qui ne pourroient ſoutenir ni laiſſer paſſer une liqueur trop lourde ou trop épaiſſe.

On doit regarder le lait comme vicieux, s'il eſt trop gras & trop gluant, trop clair & trop coulant, ſur-tout s'il eſt ſalé ou âcre, jaune & un peu amer, acide ou tournant ſur l'agre. Quoique ſouvent les vices de cette liqueur ſoient imperceptibles au ſens, & que plus d'une fois des ſemences morbifiques ayent été tranſplantées avec un lait de très-belle apparence, néanmoins il eſt bon qu'il ſoit à demi tranſparent, un peu bleuâtre, preſque inodoré, amandé au goût & de peu de ſaveur quand la nourrice eſt à jeun. Une goutte miſe dans l'œil ne doit point le picotter, ni y exciter aucune ſenſation douloureuſe; poſée ſur l'ongle, elle doit y reſter un peu ſans s'évaſer, & couler quand on l'incline.

Il eſt encore d'autres épreuves à faire pour s'aſſurer de la bonne qualité du lait, comme d'en imbiber un linge blanc qu'on fait ſécher enſuite, & qui doit demeurer ſans tache après: on peut en recueillir ſur une aſſiette de fayance bien propre, & voir s'il n'englue pas trop le lieu où il a été raïé. Enfin on peut en tirer dans un verre & obſerver s'il ſe délaye facilement dans l'eau; s'il ne fait aucune efferveſcence

avec les acides ou avec les alkalis, mais ſeulement ſi ces ſels le coagulent, le diviſent en deux parties égales, dont l'une liquide, l'autre plus compacte. Les teintures bleues des végétaux, le ſyrop de violette, par exemple, ne doit offrir rien de verd ni de rouge par la préſence de cette liqueur.

On obſerve que le lait qui ſort par expreſſion avant que la mammelle ait été quelque tems dans la bouche, eſt toujours clair, & ſéreux; mais qu'auſſi-tôt que la chaleur de ce lieu l'a dilaté & humecté, ſes pores laiſſent échapper le lait tel qu'il eſt de ſa nature. Il faut donc prendre cette précaution, quand on veut éprouver le lait de la nourrice, c'eſt-à-dire qu'il faut lui faire dégorger un peu les mammelles par la ſuccion d'une perſonne adulte. La choſe eſt preſque toujours néceſſaire parmi nos femmes qui nourriſſent pour la premiere fois, & cela vient de ce que cette partie a été froiſſée & obligée de rentrer par l'uſage habituel des corps baleinés.

Les mammelles d'une bonne nourrice étant vuidées, doivent ſe remplir dans l'eſpace de deux ou trois heures. Elles ne doivent être ni grêles ni flétries, ni trop groſſes ni trop dures, mais pleines & fertiles, un peu en poires & parſemées de veines. Leur mammelon d'un brun

clair, doit être bien proportionné & entouré d'une petite areole un peu monticuleuse, & chacun d'eux sera perforé de plusieurs petits trous en forme d'arrosoir pour laisser échapper à la fois une plus grande quantité de lait, ou du moins pour être de plus facile trait quand il abonde.

On jugera que le lait de la nourrice est en quantité suffisante, quand on le verra sortir par les coins de la bouche de l'enfant lorsqu'il tette, & quand après en avoir tetté beaucoup, il en reste encore assez pour en raïer un peu & le donner à goûter, si on le demande. (12)

Une des conditions nécessaires à une bonne nourrice se tire de son état d'aisance à pouvoir se procurer sans peine une nourriture suffisante & saine, & même une nourriture assez variée pour prévenir le dégoût qui résulte ordinairement de l'usage des mêmes choses trop longtems continuées. Il faut sur-tout observer que les alimens puissent combattre la disposition particuliere & prééminente de ses humeurs. Par exemple, si une trop grande acidité se faisoit appercevoir chez la nourrice, les substances animales atténuées, les viandes noires, le cresson, tous les anti-acides, les absorbans lui conviendroient. Si au contraire la cause étoit alkaline, il faudroit lui opposer les anticeptiques, l'usage des légumes aigrelets, la limonade, le petit lait.

Toutefois une femme qui allaite doit ſe nourrir avec les alimens qu'elle a accoutumé de prendre & qu'elle aime ; on doit ſur cela accorder quelque choſe à l'habitude & au pays. Les plus recommandables en général ſont ceux qui contiennent beaucoup de ſucs analogues au chyle, de ſucs doux, humectans, ceux qui tiennent le ventre libre & d'une coction facile. Telles ſont les chairs rôties ou bouillies des jeunes animaux, les racines & les herbes tendres, certains fruits quand ils ſont bien mûrs, les œufs frais peu ou point cuits, les pains d'une pâte bien levée, le laitage. Au contraire les viandes ſalées & fumées, celles qui donnent beaucoup de peine à l'eſtomac, comme celles qui ſont graſſes, le pain chargé d'ivroye & mal pêtri, mal cuit ; le vieux fromage, les oignons, les ails, la moutarde, tous les alimens d'une odeur forte, déſagréable ſont à éviter, parce qu'ils donnent un lait âcre, repugnant & dangereux.

Le beſoin de manger ſe répete ſouvent dans les bonnes nourrices, & de même que les femmes enceintes un peu avancées, elles ne peuvent point du tout ſupporter l'abſtinence, le jeûne. Cependant il faut tâcher que la réparation n'excede jamais conſidérablement la perte, afin que le corps perſiſte dans cet heureux équi-

libre qui entretient ſes tuyaux libres, ſes reſſorts dégagés & ſes humeurs fluides.

Quant au régime général de la nourrice, il eſt à-peu-près le même que celui de la femme enceinte, ſi ce n'eſt que pour mieux briſer le mauvais de ſon eſtomac, elle peut forcer un peu plus ſes exercices, ſans pourtant qu'il lui ſoit permis de s'exténuer ou de s'échauffer dans les travaux pénibles des champs. Peut-être auſſi doit-elle réſiſter davantage à ſon appétit, quand il tombe ſur des corps rebelles aux puiſſances digeſtives; car comme dans les nourrices une portion de la nourriture ſe porte vers les mammelles, que leur lait conſerve toutes les propriétés du chyle & même des ſucs des alimens dont le chyle eſt formé, il faut que plus leurs alimens ſeront légers & capables de fournir un chyle doux & abondant, meilleure ſoit auſſi la nourriture qu'elles donnent.

Si une femme buvoit du vin à ſon ordinaire, il ne faut pas exiger d'elle, étant nourrice, qu'elle s'en prive tout-à-fait, par la raiſon que nous avons déja dite, que perſonne ne ſauroit changer ſubitement d'habitude ſans en éprouver au moins un peu de dérangement. Mais le vin pur, les liqueurs fortes doivent autant être interdites à la nourrice qu'à la femme enceinte: ces boiſſons de feu incendient les eſprits & le

ſang duquel eſt fait le lait, elles enivrent l'enfant ou agacent rudement ſes nerfs, ſes fibres, elles conſument les ſucs deſtinés à leur arroſement, à leur accroiſſement, à leur ſoupleſſe. (13)

La nourrice doit ſe procurer de la diſſipation, un doux exercice, des promenades, & cependant ſe donner beaucoup de repos. S'il faut qu'elle paſſe la nuit ſans dormir par les inquiétudes de ſon nourriçon, elle doit être ſupplée le lendemain dans ſes travaux domeſtiques, afin de lui laiſſer prendre ſon ſommeil ordinaire, & même un peu au-delà; car ſi elle dormoit auparavant 6 à 7 heures ſur 24, quand elle ſera nourrice, elle fera bien de dormir une heure ou deux de plus.

Si ſon domicile eſt en ville, ce doit être en une rue ſpacieuſe, également éloignée des cloaques, des cimetieres, des marchés, des hôpitaux, que du voiſinage des Tanneurs, Amidonniers, Corroyeurs, & de tous les lieux où l'air eſt imbu de vapeurs infectes ou de particules ſulphureuſes & corroſives. Sa chambre ſera grande au plus haut étage d'une maiſon qui reçoive dès le matin les rayons ſalutaires du ſoleil. A la campagne, il faut choiſir un pays qui ne ſoit point expoſé aux eaux croupiſſantes, aux débordemens de rivieres, aux inondations; un pays de plaines ou plutôt de collines bien

aërées, arroſées de ruiſſeaux d'une eau claire & rapide dans un terrein pierreux, en un mot un lieu ſec & connu pour ſain par des expé-périences bien conſtatées. (14)

Mais il ſeroit inutile de ſe choiſir une demeure en bon air ſi on ne le reſpiroit pas ; ſi on occupoit une chambre baſſe & petite, humide & à la proximité des boues, des marais, des fumiers. La nourrice ne doit pas moins éviter de s'éclairer avec de mauvaiſes huiles ou des graiſſes puantes, quė de faire du feu avec des débris putrides & capables de donner une fumée épaiſſe & non moins nuiſible aux yeux qu'à la reſpiration ; elle doit au contraire entretenir ſa demeure très-proprement, & en faire écarter avec ſoin tout ce qui pourroit en corrompre l'athmoſphere.

La nuit elle doit ſe mettre hors du lit toutes les fois qu'elle donne à tetter ; non-ſeulement à cauſe du ſommeil qui pourroit la ſurprendre & expoſer ſon nourriçon à être étouffé, ce qui eſt arrivé plus d'une fois, mais encore parce qu'il eſt démontré que la bouche faiſant l'office d'une pompe aſpirante, plus l'air aura de reſſort, plus il facilitera la ſuccion des mammelles, & que dans un air rare, comme dans une chambre bien fermée, & encore plus entre des rideaux, un enfant tant ſoit peu débile ne pour-

roit ſans les plus grands efforts, tirer un peu de nourriture.

Auſſi-tôt que la nourrice ſera levée, dès le matin, elle doit ſe peigner, ſe laver la bouche, le nez, les mains, les mammelons, & le deſſous des bras avec de l'eau tiede; & afin de ſe tenir toutes les parties du corps bien nettes, elle doit changer ſouvent de linge & de bas. Ces précautions ſont d'autant plus néceſſaires à une nourrice que la mal-propreté empêche ſa libre tranſpiration, & que ſa tranſpiration empêchée ſeroit déterminée dans le courant du lait, s'y mêleroit, s'y confondroit & en altéreroit conſidérablement la qualité.

Une nourrice qui viendroit d'être frappée de quelque paſſion forte & ſubite, d'un chagrin, d'un tranſport de colere, même d'une ſcene lugubre & terrible, ne pourroit ſans danger préſenter la mammelle à ſon nourriçon. On ſait par des obſervations certaines, que des enfans ont été ſoudainement ſaiſis de convulſions pour avoir tetté des nourrices encore agitées par les différens flots d'une émotion violente. (15) Ainſi, en cas pareil, il faudroit attendre dans le repos au moins quelques heures, même ne point manger, juſqu'à-ce que le calme ſoit revenu & que les ſécrétions ſe ſoient bien rétablies. On devroit même faire

évaucer par la ſuccion d'un adulte ou autrement le premier lait qui viendroit à paroître.

L'action de la nourrice ſur l'enfant attaché à ſon ſein eſt ſi immédiate & ſi forte, qu'elle ne peut être malade ſans que celui-ci s'en reſſente. Le lait, avons nous dit, émane du chyle, celui des levains de l'eſtomac, & ces levains, comme on ſait, ne manquent jamais d'être viciés, dès que l'œconomie animale eſt tant ſoit peu dérangée. Si donc c'eſt un mal de changer légérement de nourrice, il en eſt un incomparablement plus grand encore de continuer à un enfant le lait d'une femme qui ſe ſera gâté par une maladie ſurvenue, par un accident, des excès, des chagrins, une groſſeſſe, la mauvaiſe qualité de la nourriture qu'elle prend, un défaut de propreté, la reſpiration d'un air mal-ſain, ou le manque de ſoin dans ſon régime.

Ce que nous venons de dire ſeroit ſuffiſant je penſe pour exciter la vigilance des parens ſur pluſieurs autres points qui m'échappent ou que je paſſe ſous ſilence dans l'eſpérance de les rencontrer bientôt chemin faiſant. Mais en attendant je demande à ces meres qui ne craignent point de refuſer à leurs enfans des ſoins que les monſtres des forêts prodiguent avec autant de complaiſance que de douceur,

ſi

ſi elles ſe réſoudront encore à les perdre de vue pendant un mois & quelquefois une année entiere ? Si à leur défaut & en cas de vraie néceſſité, elles pourront ſatisfaire à leur conſcience, à leur honneur, à leur devoir, en ne choiſiſſant pas avec-ſcrupule pour cet emploi une femme qui puiſſe dignement ſuppléer au mal qu'elles auront fait ou au bien qu'elles n'auront pu faire ? Mais combien de nos meres font plus de recherches quand il s'agit de prendre une ſervante, que lorſqu'elles ont à choiſir une nourrice.

Non, ce n'eſt pas aſſez de trouver d'abord une femme qui ſoit douée des conditions plus ou moins eſſentielles que nous venons de requérir pour cet emploi ; il faut que ces qualités perſéverent en elle, qu'elle les conſerve pendant tout le tems que l'enfant ſucera ſes mammelles & ſe deſaltérera à cette ſource de vie ou de douleur. Il eſt donc bien important de viſiter fréquemment la nourrice & de ſe faire accompagner d'une perſonne qui ait aſſez de ſagacité & d'expérience pour démêler la vérité à travers les nuages dont ces femmes trop ſouvent artificieuſes l'enveloppent quelquefois : d'une perſonne qui ſoit en état de viſiter l'enfant, de reconnoître dans ſes déjections la qualité prédominante des humeurs de la

nourrice, de ſon lait, afin d'en tirer des indications certaines pour ſon régime de vie en général & pour le choix de ſes alimens en particulier.

On juge aiſément qu'un enfant pâtit ſur le ſein de ſa nourrice par ſon amaigriſſement & par la molleſſe de ſes chairs, par ſon avidité à tetter, ſa cruauté, & par la natnre des matieres dures & compactes qu'il rend dans ſes couches. (16) Il ne regorge jamais de lait; la joie ne brille point dans ſes yeux, le ſourire n'embellit point ſa bouche, il décline, fléchit peu-à-peu, juſqu'à-ce qu'enfin il ſuccombe & ſe deſſeche tout-à-fait. Paſſons maintenant à notre troiſieme cauſe aſſignée, & montrons qu'elle n'eſt pas moins fatale à la population que celle des nourrices empruntées qui vient de nous occuper.

SECTION III.

Pratique du maillot ou l'emmaillottement, troiſieme cauſe de mort des enfans.

Si la ſanté ou la maladie dépendent abſolument de ce qui donne ou ôte la liberté, l'aiſance aux diverſes opérations de notre corps: ſi de toutes les cauſes qui peuvent empêcher

ſa nutrition, ſon accroiſſement, il n'en eſt point de plus sûres, de plus immédiates qu'un état de compreſſion dans ſes organes : enfin ſi toute ſituation contre nature eſt néceſſairement douloureuſe ou gênante, ſi elle nuit également à la veille & au ſommeil, c'eſt-à-dire à l'exercice & au repos, quels inconvéniens ne doivent pas réſulter de l'uſage du maillot, cette invention abſurde, ſuffocante & pourtant ſi connue, ſi pratiquée parmi nous ?

Le premier germe de l'homme naiſſant n'eſt pas plutôt animé par un ſouffle de vie ; à peine du moins l'enfant voit-il le jour qu'il eſt déja condamné à gémir entre les bandes d'une ligature circulaire faite exprès pour lui ôter la liberté de ſuivre l'inſtinct de la nature qui le porte à ſe mettre dans une ſituation favorable. C'eſt dans cette priſon gênante que garrotté comme un criminel, ſa vie commence dans les tourmens, ſans autre crime que d'être né.

L'on ſait que tout mouvement volontaire étant ſuſpendu pendant le ſommeil, les muſcles fléchiſſeurs l'emportent un peu ſur les extenſeurs, & que la flexion des articles s'opere légérement & d'elle-même. Chez les jeunes ſujets, les petits enfans en particulier, cette attitude conſtante eſt l'effet de pluſieurs cauſes naturelles, telle que l'humidité conſidérable, la foi-

bleſſe extrême & la continuelle propenſion au ſommeil. Si donc vous allez étendre directement leurs membres en empêchant ſoigneuſement toute flexion des articles par des circuits de bandes un peu ſerrés, vous contrariez la nature dans ſon œuvre la plus chérie, & dès le premier pas qu'elle fait ſous vos yeux vous la ſuppliciez.

Il n'eſt point de maladies que ces liens ne puiſſent occaſionner aux petits enfans, ni de préjugé qui en tue ou qui en eſtropie un ſi grand nombre. (17) L'équibre ſi néceſſaire entre la maſſe des humeurs qui ſe meuvent du cœur aux parties, & celles qui retournent des parties au cœur étant néceſſairement intercepté, rompu par l'étranglement de la poitrine & par le défaut du jeu des poumons, il eſt aiſé de prévoir delà une cauſe fréquente de palpitations, de toux convulſives, de ſuffocations, d'aſthmes & de cardialgies.

Si l'on ſavoit que les premiers mouvemens de la reſpiration ne ſont jamais bien complets; que les côtes ont toujours à s'étendre au dehors & que la plus légere compreſſion les arrête, on n'iroit pas ſerrer par des bandes cette boëte oſſeuſe & flexible, cette machine mouvante qui renferme un viſcere dont les cellules innombrables doivent ſe remplir d'air, le chaſ-

ſer & le reprendre ſucceſſivement pour, par cet exercice libre & aiſé, faire circuler la ſanté avec la vie & en rendre les racines & plus vaſtes & plus actives.

Mais ce n'eſt pas ſeulement en empêchant le mouvement des côtes, en gênant la reſpiration, les fonctions du diaphragme, & en s'oppoſant à une ſuffiſante dilatation du cœur que ces bandes ſont dangereuſes & même infailliblement nuiſibles; elles le ſont encore par la preſſion qu'elles exercent ſur l'eſtomac & par la détreſſe où elles mettent les reins, les entrailles & tous les autres laboratoires contenus dans le bas ventre. La rate, le foie, le méſentere ſont très expoſés chez les petits enfans à des embarras, des concrétions occaſionnées par l'inertie de leurs vaiſſeaux; & ſi le foie qui eſt fort gros à cet âge, ſe trouve comprimé ou refoulé par des bandes, il ne manquera pas de preſſer le fond de l'eſtomac, d'irriter ce viſcere & d'occaſionner des vomiſſemens & des indigeſtions fréquentes & habituelles.

Ce n'eſt pas tout. J'ai encore à prouver que l'invention du maillot n'eſt pas meilleure pour la perfection des extrêmités que pour le bien-être des viſceres, & qu'en mettant un grand obſtacle à la ſanté, à la conſervation du corps,

cette méthode miſérable ne ſert réellement à l'extérieur qu'à le déformer. Et en effet, pour peu que les pieds, les jambes, les genoux d'un enfant ſe trouvent ſerrés ou comprimés entre des bandes ſans être parfaitement dans leur direction naturelle ; pour peu qu'il faſſe d'efforts pour ſe dégager de ces liens & qu'il y rencontre d'obſtacle, cela ne manquera pas de diſpoſer le tout à des affections vicieuſes, d'en déranger l'ordre, la diſtribution beaucoup plus & plus sûrement, que les mauvaiſes ſituations où il pourroit ſe mettre s'il étoit en liberté & livré à ſon inſtinct dans un lieu sûr & commode.

C'eſt une verité dont tout le monde convient, que les effets dépendent tellement de leurs cauſes, qu'ils ne peuvent ſubſiſter qu'autant qu'elles ſubſiſtent & qu'ils ceſſent d'être lorſqu'elles ſont détruites. Sur ce principe inconteſtable les efforts de l'enfant étant proportionnés à l'état de ſes forces, il eſt difficile de concevoir qu'il puiſſe ſe nuire par les mouvemens qu'il ſe donne lui-même dans ſon berceau : ces mouvemens ſeront proportionnés à la foibleſſe de toutes les parties qui le conſtituent ; & s'il arrivoit qu'en ſe tournant il prît une attitude qui lui fût contraire, la douleur l'avertiroit bientôt d'en changer.

Je l'ai déja dit. Les productions de l'art, n'égalent jamais en propriété celles de la nature : les mains les plus adroites ne valent pas les siennes. Cet agent uniforme & simple dans les routes qu'il s'est tracées à lui-même, enfante une variété prodigieuse d'effets qui ne dépendent que de nuances légeres qu'il fait imprimer à ses produits. On en voit les plus heureux effets dans tout ce qui existe par ses mains, dans tout ce qui a vie. Parmi les animaux aucun d'eux n'inclinent, ne corrompent leurs membres si ce n'est par des accidens extérieurs & tout-à-fait étrangers à eux-mêmes; chez eux tout se trouve à sa place & dans l'état requis à la perfection de chaque mouvement & au complément de chaque fonction particuliere ou générale. Que devez-vous donc appréhender pour votre enfant ? Pensez-vous que la nature n'aura pas les mêmes attentions pour lui que pour les plus foibles ou les plus fortes especes d'entre les animaux ? ou qu'elle vous sera plus marâtre qu'à ces peuples nombreux & vigoureux, à ces nations entieres & robustes qui ont la bonhommie de lui donner leur confiance & de la laisser faire ?

La nature se venge des tortures qu'on lui fait éprouver : Elle se porte irréguliérement vers les parties où il y a le moins de résistan-

ce ; le ſang & tous les ſucs dans ces endroits moins comprimés y affluent avec abondance, produiſent des gonflemens, des tumeurs rebelles ; & dans la tête, ſur-tout quand les enfans crient, une pléthore eſt cap able de tout ruiner. D'ailleurs qui pourroit douter que ces liens homicides troublent la marche de l'oſſification dont l'altération dans ces premiers tems de la vie eſt de la plus grande conſéquence, & qu'une compreſſion habituelle ſur des parties ſuſceptibles d'impreſſion & d'accroiſſement comme ſont les ligamens, les cartilages, puiſſe manquer d'exciter des douleurs & d'occaſionner des difformités ?

On ne tient que peu de tems les bras enfermés dans le maillot, & c'eſt ſans-doute par cette raiſon qu'ils ſont plus rarement eſtropiés que les pieds & les jambes : car une cauſe qui peut empêcher la diſtribution uniforme du ſuc vital & nourricier ſur certaines parties, doit ſans-doute en troubler l'ordre, l'harmonie, & y produire bien des dérangemens qui, pour être d'abord inſenſibles, n'en ſont pas moins très-réels, très-difformes à la longue. C'eſt ce que diſoit déja Gillemeau au milieu du XVI[e] ſiecle : Il eſt néceſſaire, diſoit-il, de voir que la nourrice ou celle qui emmaillotte l'enfant ne faſſe pis, & que d'un enfant bien conformé en tou-

tes les parties de ſon corps, elle ne le rende difforme & gâté.

Mais quand nous ſuppoſerions l'emmaillottement le mieux fait, le plus ſoigné, quand nous ſuppoſerions qu'on y auroit mis tout l'art, toute l'attention dont une mere ſeule eſt capable, que ſera-ce après tout que cette invention, ſinon un garrottage pénible dont chaque enfant qui aura un peu de vie, cherchera ſans-ceſſe, & par les plus grands efforts à ſe débarraſſer. Peut-on en effet être dans une gêne continuelle, expoſé à l'engourdiſſement de ſes membres, & ſouffrir une compreſſion douloureuſe par pluſieurs circonvolutions de bande qui forment autant de coins irritans, ſans ſe plaindre, ſans crier ? Il ne ſeroit pas au pouvoir de l'homme le plus robuſte d'y réſiſter. Auſſi ces petits infortunés entrent-ils dans une ſorte de deſeſpoir, comme le dit Mr. De Buffon, ils font tous les efforts dont ils ſont capables, ils pouſſent des cris qui durent autant que leurs forces, & ces excès leur cauſent des maladies, ou au moins les mettent dans un état de fatigue & d'abattement qui dérange leur tempérament, & qui peut même influer ſur leur caractere.

Concluons donc pour abréger, que la contrainte à laquelle on aſſujettit les petits en-

ſans entre les bandes du maillot ne forme pas un obſtacle moins grand à leur repos, je veux dire à leur ſommeil, qu'à une circulation libre & égale des liqueurs dans tous leurs membres & dans tous leurs viſceres; que c'eſt une cauſe ſenſible d'inſomnie, d'irritation, de toux, de deſcentes, de palpitations de cœur, d'aigreur dans les premieres voies, de vents clos & bridés & de tranchées atroces, même en ſuppoſant qu'on aura apporté dans ce travail toute l'attention & intelligence poſſibles: mais que s'il n'eſt pas fait très-fréquemment, s'il eſt confié à l'impatience d'une mercénaire mal-adroite ou peu attentive, qui apprécie ſes ſoins, non par ce qu'ils ſont en eux-mêmes, mais par ce qu'ils lui coûtent, alors les dangers de ce garrottage augmentent, & le péril en eſt ſi évident, ſi prochain, qu'il devient bientôt le glaive de la ſanté & de la vie. Nous le répétons, l'uſage libre de ſes petits membres eſt très néceſſaire à l'enfant pour exercer ſes petites forces, étendre ſes fibres ſenſibles ou inſenſibles, les développer & leur donner du ton, du reſſort; (18) ſon inſtinct, ou autrement dit la nature, demande cet uſage libre, parce que c'eſt par lui que tous les inſtrumens de la poitrine ſe déploient, que ſa capacité agrandie permet aux poumons de ſe développer en liberté, au

cœur de jouir de l'eſpace néceſſaire pour ſes battemens, & au diaphragme de vaquer ſans obſtacle à une fonction dont la regle fait le bon ordre de notre vie.

REMARQUES.

Maniere d'aranger & de placer l'enfant dans ſon berceau.

Toutes les précautions à prendre contre la révolution du premier âge, ſe réduiſent en général à ménager l'impreſſion des objets extérieurs, de façon qu'elle ſoit la moins ſoudaine & la moins vive. Ainſi un enfant nouveau-né en qui il ne paroît point de vice de conformation, doit être mis tout ſimplement (après avoir fixé & garanti convenablement le bout flottant de l'ombilic) dans des langes d'une toile ſouple, des langes propres & bien ſecs. On l'enveloppe enſuite ſans le ſerrer dans une petite couverture de laine, en faiſant rabattre un linge doux, pour qu'elle ne touche pas ſon viſage délicat. La tête doit être maniée avec ménagement, (19) & couverte avec ſoin : une toile fine pliée en quatre ou huit doubles doit couvrir la fontanelle pour défendre le cerveau du contact de l'air, & être aſſujettie par un béguin qui ſera fixé lui-même en-devant par un nœud de cordon large & plat, en prenant la précaution de ne pas écraſer ſes oreilles & d'y mettre un

linge derriere pour les empêcher de ſe coller. On place ainſi l'enfant ſur un petit matelas uni, garni de paille d'avoine bien ſeche, & dans un berceau ou plutôt un panier léger, tranſportable, dont les bords ſurpaſſeront un peu l'enfant quand il y ſera étendu horiſontalement. (20) On le mettra ſur le côté pour favoriſer la ſortie des flegmes qui lui embarraſſent la trachée artere : leur iſſue facilite beaucoup ſa reſpiration, auſſi avons-nous dit qu'il faut les ôter à meſure qu'elles ſortent, car plus il en rendra, ſans avoir la poitrine comprimée, moins il ſera expoſé à une toux opiniâtre & convulſive, aux aphthes & à d'autres accidens. On préfere aſſez généralement de coucher les enfans ſur le côté droit, & cela dans l'intention de donner au cœur plus d'aiſance pour chaſſer le ſang, & au lait plus de pente pour couler dans les inteſtins. Cette méthode peut avoir quelque choſe de bon ; cependant comme l'eſtomac change un peu de direction à meſure qu'il ſe remplit, que ſa grande courbure s'éleve antérieurement, ce qui donne à la nourriture une déclinaiſon facile vers le pilore, que d'ailleurs une poſition trop conſtante a de grands inconvéniens, (21) nous croyons qu'il vaut mieux coucher les enfans alternativement ſur l'un & l'autre côté.

Parmi les choſes qui nous ont été préparées par les mains de la nature ou par celles de l'art, il en eſt peu dont l'uſage ne devienne pernicieux, auſſi-tôt qu'il eſt immodéré ou appliqué ſans regle. On avoit reconnu qu'un ébranlement lent & doux du berceau pouvoit former des impreſſions utiles aux petits enfans, les ſoulager dans leurs maux, les en diſtraire au moins en les invitant au ſommeil. Mais cette méthode ayant l'inconvénient de favoriſer la négligence des nourrices qui, loin de chercher à diſſiper inſenſiblement la cauſe de quelques ſouffrances par un mouvement lent & égal du berceau, veulent vaincre tout-à-coup les obſtacles & ont la cruauté de l'agiter ſi violemment que les enfans, qui en ſont ſurpris d'étourdiſſement, de mal au cœur, ſont enfin contraints de ſe taire; cette méthode, dis-je, eſt devenue tellement dangereuſe, périlleuſe même par ſes effets, qu'il vaut mieux y renoncer tout-à-fait & même la proſcrire.

Abus de bercer les enfans.

Point d'inconvéniens dans ces premiers tems de la vie à laiſſer un enfant dans le repôs, le ſilence & l'obſcurité; l'inaction de ſes ſens le portera toujours aſſez au ſommeil quand il n'aura point d'entraves qui le ſerre ou qui le gêne. Car de recommander, comme il ſeroit utile, de remuer les enfans ſans les ſecouer,

de careſſer leurs douleurs ſans étouffer leurs cris, & de faire uſage de l'art ſans forcer la nature, ce ſeroit trop exiger ſans-doute de ces femmes d'emprunts & bornées, qui manquent ſouvent de cette affection que la nature donne aux plus viles de ſes créatures.

Pour vous qui ne méritez point ce reproche honteux, mais qui pourriez-être ſéduites par l'uſage, meres affectionnées, ne bercez jamais vos enfans pour les endormir ou pour les obliger à ſe taire quand ils crient; quelquefois ſeulement imprimez un léger mouvement à leur berceau, un mouvement lent & doux, capable de les amuſer, de les diſtraire; qu'il ſoit d'accord s'il ſe peut avec votre voix par des chanſons ſur le ton de l'élégie. Le chant ſuffiroit ſeul à les diſpoſer au ſommeil, & ce moyen eſt auſſi innocent que profitable, au lieu que par des balottemens, des ſecouſſes un peu fortes le lait qu'ils ont pris ſubit une altération, même une décompoſition dans leur eſtomac, comme dans un vaiſſeau qu'on agite; & il arrive de ces ſecouſſes un plus grand inconvénient encore, celui de troubler la circulation ou le mouvement circulaire des liqueurs qui, venant à ſe fixer dans la tête, compriment le cerveau & produiſent moins un ſommeil naturel qu'un véritable vertige, ou une légere

apoplexie. (22) On ne peut donc trop condamner l'uſage de bercer les enfans avec la moindre violence, puiſque d'une part cela aigrit & décompoſe le lait qu'ils ont pris avant le terme aſſigné par la nature, & que de l'autre leur cerveau, ce principal organe des actions animales, peut facilement s'en reſſentir, & affecter d'une maniere irréparable l'excellence, la dignité de ſes fonctions ſi néceſſaires à la raiſon & à la vie.

Attentions générales.

Le premier ſoin que l'on doit avoir quand on entend crier un enfant au berceau, c'eſt de chercher à ne pas ſe méprendre ſur la cauſe de ſes plaintes & ſur la nature des ſecours qu'il faut lui porter. Une épingle placée mal-à-propos [ne vous ſervez point d'épingles], un bruit incommode, des piquûres d'inſectes, une athmoſphere ſtagnante, excrémenteuſe comme celle qu'on reſpire entre des rideaux épais, bien clos, bien fermés, trop de chaleur, une mauvaiſe poſture, des linges ſales, mouillés &c. ſont autant d'obſtacles à un doux repos, & des détails à ſurveiller qui exigent aſſez d'intelligence & de prudence pour ne pas les confier à ces avares campagnardes qui calculant les ſoins qu'elles donnent à leurs nourriçons avec le profit qu'elles en retirent, & qui les apprécient, avons nous dit, non par ce qu'ils ſont

eux-mêmes, mais par ce qu'ils leur coûtent.

Je n'aurai pas de peine à faire comprendre que la propreté amene le ſommeil, le contentement, le bien-être, qu'elle aide les digeſtions, la circulation, la tranſpiration & toutes les fonctions d'où dépend une vie ſaine & robuſte. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à voir avec quelle ſollicitude, quelle vigilance les oiſeaux, les inſectes & tous les animaux tiennent leurs petits dans leur retraite, combien ils ſont attentifs à les lécher, à les remuer, à les nettoyer, & combien peu ils ménagent leurs ſoins à cet égard! Il n'eſt donc point juſqu'à la propreté où la nourrice doit entretenir ſon nourriçon qui ne demande des regles, & qui ne ſoit une partie eſſentielle des ſoins qu'il attende d'elle. Ces regles conſiſtent dans l'attention particuliere de changer ſes langes, ſes couches auſſi-tôt qu'elles ſont mouillées ou malpropres, de les laver dans une leſſive de cendre, de laver l'enfant lui-même avec un linge ſouple trempé dans de l'eau tiede aiguiſée d'un peu d'eau-de-vie, & cela autant de fois qu'il eſt requis pour le tenir toujours nettement. Si l'on n'a pas l'attention de laver, de décraſſer chaque jour les petits enfans de cette eſpece de ſuie qui s'éleve du fond de ſes entrailles, & qui s'échappe en vapeurs ou en fumée par

tous

tous les ſoupiraux de l'inſenſible tranſpiration, cette matiere ſe trouve interceptée, & rentrant dans le torrent de la circulation des humeurs, elle parvient à en corrompre la maſſe. D'ailleurs la peau s'excorie, il y naît des boutons, des rérépiriles & des dartres douloureuſes quand on néglige de l'entretenir proprement par des lotions & des frictions légeres. (23)

Parmi les cauſes qui nous excitent & même nous forcent au ſommeil, il en eſt quelques-unes qui agiſſent puiſſamment ſur les enfans ; & nous voyons auſſi qu'ils y ſont bien plus portés que les adultes. Le relâchement général de leurs fibres humides, l'abord ſouvent répété d'un nouveau chyle verſé dans le ſang, la parfaite tranquillité de leur ame & le mouvement preſque continuel qu'ils ſe donnent durant la veille quand ils ſont en liberté, les diſpoſent naturellement à cette fonction qui, favorable dans tous les âges, eſt particuliérement propre dans celui-ci à opérer la nutrition du corps, ſon accroiſſement, & à le fortifier d'une maniere ſolide & ſtable. (24)

Mais on ne ſauroit trop prendre garde à l'eſpece d'athmoſphere qui entoure les enfans durant le ſommeil & même durant la veille, quelles vapeurs ils reſpirent & quel air ils reçoivent dans l'union la plus intime avec les

principes de leur vie : car comme ils ont la peau plus ſouple & les pores plus ouverts que les adultes, que leur corps eſt comme une éponge, que tout pénetre juſqu'aux émanations d'une tranſpiration viciée retenue dans des hardes, des matelas, des couvertures, l'on ne ſauroit être trop ſcrupuleux ſur tout cela à leur égard ; & un danger auſſi éminent & auſſi familier, devroit bien être pris en conſidération, & ſur-tout n'être plus traité de chimere.

Ne faites pas non plus coucher votre enfant dans un lieu bas où l'on voit les plafonds, les boiſeries ſe tacher, les meubles s'y pourrir, le fer s'y rouiller, le pain s'y moiſir & le ſel s'y fondre. On peut compter à ces marques la préſence d'un air humide, croupiſſant, malſain, qui détruit le reſſort de la fibre, ſes vibrations, & donne lieu à des engorgemens, des défaillances qu'on ne doit imputer qu'à la viſcoſité des ſucs & à la tranſpiration détruite. (25) C'eſt par la même raiſon qu'il faut fuir toute humidité des couvertures, les vapeurs des planches & des carreaux récemment lavés.

L'air des chambres, quand il n'eſt pas continuellement renouvellé, eſt à-peu-près le même dans toutes : à force d'entrer pluſieurs fois dans la poitrine ſans qu'aucun autre air s'y mêle, il devient excrémenteux, & par ce moyen

ſurcharge tellement les poumons des petits enfans, qu'au lieu de reſpirer avec aiſance, ils ne ſont quaſi plus que haleter. Cet accident eſt familier chez ceux que l'on n'expoſe pas aſſez aux impreſſions de l'air extérieur, ceux que l'on tient clos, bien enfermés; leurs poumons affaiſſés ne prennent point une quantité d'air ſuffiſante pour les faire reſpirer aiſément, & le ſang qui y circule ne trouvant pas dans cet air qui lui eſt appliqué immédiatement le rafraîchiſſement, le reſſort qu'il a beſoin d'y trouver, l'expiration ne ſuccéde pas convenablement aux grandes inſpirations qu'ils ſont obligés de faire.

On auroit peine à croire combien eſt grande la différence par rapport aux puiſſances de l'ame & du corps, entre ceux qui vivent dans un air libre & élaſtique, & ceux qui reſpirent une athmoſphere humide, ſtagnante ou mal renouvellée. Une circulation franche, une tranſpiration aiſée, de louables digeſtions entretiennent & fortifient toutes les facultés animales & intellectuelles des premiers, tandis que tout s'appeſantit, tout languit chez les autres par le peu d'aptitude des fibres & par la ſurcharge des humeurs.

L'air a tant d'influence ſur ſes fluides & ſur les ſolides de notre corps, que quand il eſt

pur il devient la ſource de la force, le ſoutien de la ſanté, le baume de la vie; & quand il ne l'eſt pas, il ſéme au contraire les infirmités & la mort. Mais par un air pur, je n'entends pas un air pur abſolument dégagé de toute autre matiere que lui-même; la choſe n'eſt pas poſſible dans notre athmoſphere; & quand elle le ſeroit, elle deviendroit ſi nuiſible, que les animaux ne pourroient pas y vivre.

J'entends donc ici ſimplement un air qui ſoit exempt de vapeurs vicieuſes, putrides ou dépendantes d'eaux croupiſſantes qui attirent beaucoup d'inſectes, un air plus ſec qu'humide, plus circulant que ſtagnant, en un mot un air libre & dégagé de matieres âcres, quelle qu'en puiſſe être la ſource.

Ainſi un enfant ne doit pas être mis la nuit entre le lit & les rideaux de ſa nourrice, à cauſe d'une vapeur chaude & humide, pour ne rien dire de plus, qui s'exhale ſans-ceſſe de ce lieu, & qui ſurchargeroit tellement ſes poumons, que ſa reſpiration en ſouffriroit des atteintes redoutables. Il ne faut pas non plus le couvrir de maniere à exciter en lui de véritables ſueurs; mais plutôt que le voile de ſa couchette ſoit à une diſtance aſſez grande de ſa tête; qu'il ſoit de gaze & ne l'enveloppe pas tellement [en le garantiſſant pourtant des in-

ſectes] qu'il ne puiſſe s'y introduire un air nouveau & circulant qui rafraîchiſſe l'air intérieur, le rende plus denſe, plus élaſtique, plus propre à animer la circulation, & avec elle toutes les fonctions de l'économie animale.

Mais quoique l'action de l'air endurciſſe toutes les fibres, qu'elle leur donne plus de ton, plus de force pour réſiſter à ſon intemperie, néanmoins il faut garantir du grand froid les petits enfans, les enfans minces, foibles, délicats, afin d'entretenir par des moyens doux leur tranſpiration inſenſible & les préſerver des rhumes inquiétans, de la coqueluche, des diarrhées & des tranchées opiniâtres. Pour cet effet, on fera bien de leur mettre une petite camiſole à manches qui leur tiennent un peu chaudement les bras : ce vêtement appellé *braſſiere* doit deſcendre juſqu'au deſſous du nombril & ſe fixer ſans nuire en rien au jeu de la poitrine, ſans gêner le mouvement du ventre qui eſt l'ouvrage des poumons, le principe de l'accroiſſement & le ſiege eſſentiel des convulſions ſi fréquentes à cet âge, & ſi ſouvent excitées par nos bévues impardonnables.

L'accroiſſement du corps n'étant qu'un ſimple développement de toutes ſes parties, & ſe faiſant d'une maniere douce, inſenſible, il

faut employer tous les moyens de le favoriser, & éloigner tous les obstacles qui s'y opposent. Ceux-ci consistent dans la surcharge des vêtemens, la contrainte dans nos mouvemens, les entraves, la gêne : ceux-là dans l'action de l'air sur toutes les parties du corps & dans l'usage libre de tous ses membres.

Mais prenez garde que l'air qui vient frapper l'enfant dans son berceau ne souffle par jets sur son corps & encore moins sur son visage. Il seroit impossible qu'il n'en fût pas incommodé. C'est que la constriction que produit cette impression sur une partie seule, isolée, est beaucoup plus capable d'en intercepter la transpiration, qu'un froid universel & qui agiroit uniformément sur tout le corps. *(26)* Oui, il vaudroit mieux laisser dormir un enfant en plein air, que de le faire coucher dans une chambre où il seroit exposé aux vents coulis, c'est-à-dire aux airs de portes ou de fenêtres mal fermées.

Nous avons dit que l'enfant doit habiter un lieu sec & ouvert, une maison haute & éclairée dès le matin par le soleil. Cependant il ne faut pas qu'une lumiere trop vive puisse s'imprimer avec fracas dans ses yeux, sur la choroïde, ni exciter dans la liqueur & les fibres qui les composent des ébranlemens vio-

lens & ſubits. Elle ne doit pas non plus venir de côté, mais par derriere ou en face, ſi elle eſt aſſez douce, & de maniere qu'elle ſoit toujours égale pour les deux yeux. Je demande pardon aux ſavans qui m'écoutent de les avoir entretenus dans ces Remarques de quelques détails minutieux; mais s'ils veulent ſe donner la peine de réfléchir aux incommodités que leur oubli entraîne en ſuivant la chaîne des effets, ils ne leur paroîtront pas moins néceſſaires à ce Traité que ce que j'y aurai avancé ſur des choſes plus importantes ou plus graves.

SECTION IV.

Précipitation de ſevrer les enfans de la mammelle, quatrieme cauſe de mortalité parmi eux. Et d'abord abus de l'uſage de la bouillie ordinaire. Réflexions ſur la Dentition.

C'eſt un axiome en Médecine que telle eſt la qualité d'un aliment dont on fait un long uſage, telle eſt celle de nos fluides qui en dérivent. Il faut ſur-tout raiſonner de cette maniere par rapport à l'âge qui nous occupe, à cet âge où l'on peut dire que l'exercice n'eſt point encore aſſez fort pour briſer & triturer les alimens qui ſont d'une nature brute, groſ-

fiere, d'une nature tenace & indigeſte. De ce nombre ſont ceux qui ſe tirent des ſubſtances farineuſes non fermentées, & qui mélées avec une légere quantité d'eau ou de lait, comme notre bouillie ordinaire, forment une colle épaiſſe qui reſſemble aſſez à du mortier.

En effet qu'eſt-ce que la bouillie que l'on donne communément aux enfans? C'eſt un mucilage gluant & terreux, compoſé d'un lait épaiſſi par une farine qui n'a ſubi aucune préparation ni par la nature ni par le feu, d'une farine qui n'ayant point fermenté contient une quantité d'air très conſidérable, & dont on forme une eſpece de maſtic que les ſucs digeſtifs ne peuvent pénétrer & qui eſt très-difficile à briſer par une machine à peine formée. Tel eſt le caractere de la bouillie, aliment rebelle à l'action foible d'un jeune eſtomac, capable par ſa viſcoſité de déterminer de fauſſes digeſtions, d'encroûter les inteſtins, de boucher les orifices des veines lactées, d'engorger ces veines & d'empêcher l'entrée du chyle dans les routes étroites qu'il enfile, & qui ſont comme les racines qui ſervent à animer toute notre végétation. On ne ſauroit donc ſouſcrire avec trop d'ardeur aux critiques que la raiſon a faites de cette nourriture glutineuſe, qui n'eſt pas moins une cauſe matérielle du calcul & des

vers qui affectent les enfans, que la ſource des empâtemens de la tuméfaction du ventre, le manque de nutrition, le dépériſſement. (27)

Les nourrices pareſſeuſes, dit Mr. Levret, aiment à donner de la bouillie à leurs nourriçons, ſur-tout le ſoir, parce que ces pauvres petites créatures ayant beaucoup de peine à digérer cet aliment tenace & viſqueux, ils ſont long-tems ſans ſentir le beſoin de tetter.... Mais ſi nous avions chaque année le catalogue des enfans morts ſubitement par des indigeſtions de bouillie, ou ſoit à la longue par l'obſtruction des glandes du meſentere, on verroit que l'uſage de la bouillie a peut-être plus fait périr d'enfans en bas âge, que toutes les maladies enſemble qui peuvent les attaquer pendant qu'ils ſont à la mammelle.

Moyens préférables.

Tout concourt en effet à prouver la néceſſité d'abolir l'uſage trop répandu de la bouillie, ou ſi l'on ne veut pas y renoncer entiérement, que du moins l'on en faſſe torréfier, griller la farine. Il ſeroit mieux ſans-doute de ſe ſervir de celle dont le grain auroit germé, comme on fait germer l'orge qui s'ert à compoſer la biere. Le premier procédé conſiſte à mettre la farine au four dans un plat de terre fort large & non verniſſé, à la remuer de tems en tems pour la dégager d'une grande quan-

tité d'air qu'elle contient, la diviſer & l'atté-nuer également dans toutes ſes parties. Le ſecond de ces procédés, qui eſt bien préférable à l'autre, conſiſte à humecter les grains de froment, à les étendre dans un lieu aſſez chaud pour qu'on voye en peu de tems paroître la germination, la radicule; alors on les retire, on les éparpille, on les vanne & on les fait moudre : cette farine eſt douce, ſapide, un peu ſucrée, elle eſt agréable au goût, point viſqueuſe & ſe diſſout aiſément dans la bouche. La bouillie qu'on en fait eſt incomparablement moins tenace, moins collante que l'autre, qui étant composée de farine crue dont les particules n'ont été ni diviſées, ni atténuées par la fermentation, eſt néceſſairement plus étouffant, plus capable d'engendrer des vents clos & bridés, des diſtenſions d'eſtomac, de boyaux, des crudités, des glaires, & de cauſer toutes les maladies réſultantes des mauvaiſes digeſtions.

Mais quoique la bouillie faite avec de la farine dont le grain aura fermenté & germé ſoit d'une diſſolution plus facile dans la bouche, qu'elle ſoit plus légere d'air & d'un uſage en tout bien préférable à l'autre, qu'on puiſſe même y ſuppléer par des croûtes de pain rôties au four & miſes en poudre impalpable ou ramollies

dans l'eau tiede pour tenir lieu de mûlt, (28) qu'on ne sauroit se procurer en tout pays; néanmoins il est très-prudent de ne faire usage de cette bouillie qu'après le sixieme mois, & de la faire d'abord très-légere, très-liquide, afin de la rendre plus véritablement nutritive, plus aisée à se laisser maîtriser par un jeune estomac. Quand on remarque qu'elle n'ôte rien à l'enfant de sa respiration, qu'elle ne le resserre pas & ne lui donne point le dévoiement, on peut lui en donner deux fois par jour à un intervalle de sept à huit heures jusqu'à-ce qu'il y soit bien accoutumé & qu'on le sevre tout-à-fait de la mammelle.

Le grand art à employer pour que les petits enfans soient bien nourris, consiste non-seulement dans le choix de l'aliment le plus convenable, le mieux approprié à la foiblesse de leur constitution, à la délicatesse de leurs organes, mais aussi dans le soin de régler leur nourriture pour la quantité, & de la ménager selon les différens degrés d'insuffisance ou d'activité de leurs forces digestives. La bonne regle est de donner à tetter aux enfans cinq, six, sept, ou huit fois dans vingt-quatre heures; plus souvent & en moindre quantité quand ils sont plus jeunes, plus minces ou plus foibles, sans jamais les gorger de nourriture : car si on leur

en laiſſe trop prendre, ſi on ne ſuit pas les loix générales de la digeſtion, ou leur fera ſouffrir tous les inconvéniens que l'on reproche ſi injuſtement à d'autres cauſes, comme à des dents qui n'exiſtent point encore, à des vers &c.

La réplétion du lait n'eſt pas moins pernicieuſe aux enfans que la réplétion du pain aux adultes. Tout ce qu'ils prennent au-delà du beſoin les affoiblit au lieu de les fortifier. Le moindre accident qui puiſſe en arriver, eſt le regorgement d'un eſtomac accablé & trop diſtendu, à qui l'on apprend à ne plus embraſſer fortement la nourriture. Plus ſouvent les embouchures des vaiſſeaux lactés trop relâchés reçoivent & laiſſent paſſer une grande abondance de chyle & de chyle mal préparé, qui étouffe & ſuffoque la flamme de la vie dans ſa propre matiere, de même à-peu-près qu'une trop grande quantité d'huile dans une lampe l'éteint. Si donc on remarquoit une voracité qui fût ſuivie de vomiſſemens fréquens & abondans, de cours de ventre laiteux, de diarrhées eſpieuſes, il faudroit diminuer de la nourriture partiale & faire les intervalles plus longs, afin que les ſucs ayant plus de tems pour s'affiner par des circulations réiterées, les parties qu'ils doivent recruter & entretenir devinſſent plus fermes & plus élaſtiques.

Un enfant malade, par exemple, doit prendre moins de nourriture que lorſqu'il eſt en ſanté, & en prendre d'autant moins que moins il a de force. Quand on n'a pas cette attention, quand on le ſollicite à manger, à s'aſſouvir ſans ordre & ſans meſure, & cela dans la folle opinion, dans la ſotte croyance de le rétablir plus tôt, de le faire profiter & de lui donner des forces en lui faiſant prendre beaucoup de nourriture, on ne manque jamais d'augmenter la cauſe de ſon mal, & de le lui faire ſentir peu de tems après avec plus de fureur, de violence.

Le défaut d'appétit eſt la premiere marque du manque des forces digeſtives. Le dégoût des enfans eſt toujours fondé, raiſonnable. Il nous indique ou que l'aliment qu'on leur offre leur eſt déplaiſant, & c'en eſt aſſez pour y regarder de près & ne pas trop inſiſter à leur en donner, ou bien ce dégoût dénote que la nature eſt à la veille d'une criſe, & qu'elle a beſoin de délai, de répit pour ſe ſurmonter.

Les effets des choſes, c'eſt l'expérience qui les enſeigne ; mais les cauſes de ces effets, c'eſt le raiſonnement qui les développe. Une nourrice un peu intelligente ſait bien diſcerner les cris qu'arrachent à ſon nourriçon les douleurs de ventre ou tranchées d'avec ceux

que la faim ou le besoin de manger lui occasionnent. Elle fait que ceux-ci sont moins aigus & plus suivis ; qu'ils sont accompagnés de petits gestes, de regards qui la suivent partout ; d'apparence de chagrin quand elle s'éloigne, & de témoignage de plaisir quand elle s'approche & qu'elle découvre son sein. Rien de semblable ne se fait remarquer quand l'enfant souffre & pleure par les accès de la douleur; & quelque peu qu'on soit attentif on ne s'y trompera jamais. Mais par malheur il est peu de nourrices attentives, peu qui sachent que ce n'est pas par la douleur que la faim commence à se faire sentir & que les cris n'annoncent point sa présence. La plûpart d'entr'elles s'imaginent que les pleurs de l'enfant sont toujours les cris de la faim, & que dès qu'il pleure il ne s'agit que de lui donner à tetter, ou, qui pis est à l'empâter avec de la bouillie, sans penser, sans prévoir que la cause de ses souffrances provient peut-être du mal-aise de son estomac surchargé d'un lait non digéré, aigri, qui tourné en sérosité piquante, agace ses intestins, excite des tranchées qui puisent de nouvelles forces dans l'aliment dont on l'accable pour étouffer ses plaintes. On ne sait que trop qu'une pratique générale & meurtriere autorise ces femmes ignorantes à rem-

plir d'autant plus leurs nourriçons, qu'ils ont moins beſoin de nourriture.

Avant donc de préſenter la mammelle à un enfant, la nourrice, quelque novice qu'elle ſoit, doit au moins obſerver s'il y a plus de deux heures qu'il ne l'a tettée, & dans ce cas ſeulement recourir à ce moyen, ou à d'autres moyens, s'il arrivoit que dans le cas contraire l'enfant pouſſât fréquemment des ſanglots entrecoupés, des ſoupirs ou des plaintes.

La cure de preſque toutes les indiſpoſitions des enfans à la mammelle dépend du changement de la nourriture de la nourrice, de ſon attention à obſerver un régime de vie prudent & modéré, un régime qui par ſa douceur & ſon humidité puiſſe alléger ſon lait, en corriger l'âcreté & lui en procurer un nouveau plus délayant ou plus louable. C'eſt ce qu'elle obtiendra aiſément en faiſant uſage de celui de vache, coupé d'une décoction d'orge ou de gruau, d'avoine, de riz, de ſemence de fenouil ou d'un peu de régliſſe. La laitue cuite, les œufs frais, les racines tendres, en un mot tous les alimens doux, humectans & propres à lui lâcher le ventre, tourneront au profit de ſon nourriçon dans tous les cas de maladies, & ſont particulié-

rement recommandables dans le tems d'une dentition pénible & douloureuſe.

Dentition. La dentition eſt l'ouvrage de la ſeule nature, une opération peu uniforme, quelquefois difficile & qui mérite dans ce cas beaucoup d'attention, beaucoup d'égards. Si les dents ſont long-tems à ſortir, ou s'il en eſt pluſieurs prêtes à percer à la fois, les ſymptomes deviennent fâcheux ; & les enfans ne pouvant ſupporter le poids de tant de maux, ſuccombent à la douleur, ou ſont en très-grand danger de perdre la vie.

Le but qu'on doit ſe propoſer ici & la premiere indication qui ſe préſente à remplir, c'eſt de diminuer l'atrocité du mal & de faciliter l'éruption des gencives. Ce qui y va le mieux, c'eſt de conſerver à l'enfant le teton de ſa nourrice ; d'abord parce que dans ce tems les parties de la bouche ſont ſi ſenſibles qu'à peine elles peuvent ſupporter l'attouchement de la cuiller ; & ce qu'il y a de bien plus précieux encore, c'eſt que, comme nous venons de dire, en preſcrivant à la nourrice un régime propre à alléger & à adoucir ſon lait, on peut arrêter les violences du mal, éloigner les obſtacles & ſeconder doucement & efficacement l'œuvre de la nature.

C'eſt dans cette vue qu'aux premieres inquiétudes

quiétudes de la dentition il faut commencer par dépurer les premieres voies ; d'abord en retranchant un peu de la nourriture, & ensuite par l'uſage prudent des doux abſorbans rendus légérement purgatifs. On ne doit pas craindre par cette conduite d'affoiblir ces petits corps & de leur nuire au lieu de leur être utile. La cauſe particuliere, la ſource principale de tous les accidens de la dentition vient ordinairement de la réſiſtance des ſolides que la réplétion augmente. Bien loin donc de faire comme tant d'imprudentes nourrices qui ne connoiſſent d'autres moyens d'appaiſer les cris de leurs nourriçons, que de les étourdir à force de les bercer, ou les gorger de lait ou de bouillie, c'eſt alors qu'elles doivent être plus avares de nourriture, afin de ne pas trop accélérer l'état de leurs forces & ne pas accumuler la cauſe d'un mal qui ne manqueroit pas de s'irriter, de les expoſer à de nouveaux dangers & de leur arracher de nouvelles plaintes. (29) Cette regle diététique, dont l'utilité eſt reconnue dans tous les cas de maladies aiguës, eſt peut-être plus eſſentielle pour celle-ci qui eſt d'autant plus active, d'autant plus féroce, que les corps annoncent plus de ſolidité, de réſiſtance & de force.

Comme tous les animaux à mâchoires faci-

litent la ſortie de leurs dents en mordant quelques corps ſur leſquels leurs gencives peuvent avoir de la priſe, & que l'enfant par un inſtinct machinal commence de ce tems à porter toute choſe à ſa bouche, on peut lui donner à machetter une croûte de pain d'une forme longuette, ou une racine d'althea, de guimauve, de luzeſne, de régliſſe ratiſſées & ramollies. On vante la cervelle de lievre cuite & mêlée avec du miel, dont on s'enduit le doigt, & qu'on paſſe légérement par-deſſus la gencive douloureuſe.

Si cependant la diete, la liberté du ventre, le régime de la nourrice & les autres petits ſecours étoient inſuffiſans pour appaiſer, pour calmer des douleurs trop aiguës, & que des ſymptômes graves annonçaſſent quelques dangers éminens, (aſſez rares pourtant parmi ceux qui prennent peu de nourriture & qu'on purge doucement) il faudroit alors recourir à une petite inciſion faite immédiatement ſur la membrane de l'alvéole que chaque dent s'efforceroit de percer.... mais prenez garde de ne recourir à ce moyen que lorſque cette membrane ne paroit plus contenir de ſang, lorſqu'elle eſt blanchâtre, fort mince & prête à ſe rompre. Encore ne faut-il jamais commettre cette opération à l'ignorance, à la mal-

adreſſe des nourrices ou des ſevreuſes, comme quelques-unes oſent témérairement la pratiquer. (30)

Remarquons avant de finir ce paragraphe ſur la dentition, que l'air pur & vif qu'on reſpire dans les champs, favoriſe ſinguliérement cette importante & critique fonction de la nature ; que c'eſt une faute, & même une très-grande faute de faire paſſer dans ce tems les enfans de cet air élaſtique & ſain dans celui d'une ville & ſur-tout d'une grande ville où il a perdu ſes qualités les plus ſalubres, les plus recommandables ; que cette raiſon doit entrer en conſidération pour ne pas retirer ſi-tôt les enfans de la campagne, puiſque ce ſéjour eſt la ſeule choſe qui les dédommage un peu de n'être pas nourris par leurs meres, ſur-tout celles qui habitent les capitales dans des rues étroites, ſales, & qui demeurent au rez-de-chauſſée, où l'air eſt toujours ſtagnant, humide, mal-ſain à tous les âges, & plus particuliérement encore à celui de l'enfance. (31)

Mais ſi l'air de la campagne eſt bien préférable à celui des villes, s'il eſt imprégné de tout ce qu'il y a de plus volatile, de plus cordial dans les plantes, s'il contient ſur-tout beaucoup de matiere éthérée, cette partie de l'air ſi vivifiante, ſi ſalubre, pourquoi donc

les enfans y meurent - ils ſi généralement ou en reviennent - ils ſi débiles, ſi contrefaits, ſi infirmes? C'eſt que le bon air n'eſt pas ſuffiſant tout ſeul à l'entretien de la ſanté, à la conſervation de la vie des enfans: c'eſt qu'il s'agit autant & encore plus d'éviter ce qui peut nuire que de pratiquer avec ſoin ce qui eſt utile, ce qui renferme une ſuite de choſes dont l'importance ne peut être ſentie que par un jugement ſain, ni inſpirée que par une vigilance éclairée.

Moyens d'inſtruction pour les nourrices & les meres de la Campagne.

Un objet bien digne ſans-doute des regards d'un gouvernement attentif à ſa population, ſeroit d'obliger les Eccléſiaſtiques départis dans ſes campagnes de s'inſtruire des meilleurs principes de l'éducation phyſique du premier âge, de les établir certains jours de la ſemaine & de les développer d'une maniere ſimple aux meres & aux nourrices leurs paroiſſiennes: de leur apprendre par des explications élémentaires les dangers auxquels elles expoſent leurs nourriçons par des routines aveugles, ou des négligences criminelles, comme auſſi ce qu'elles doivent faire pour les préſerver des maux qui les harcele, & même ce qu'il faut pratiquer pour raffermir leur ſanté quand elle chancele. Cet établiſſement ſeroit-il moins raiſonnable que celui par lequel il n'eſt permis à quelque

femme que ce ſoit de ſe donner au public pour accoucheuſe ſans avoir paſſé par les examens ordonnés à cet effet, & auxquels elles ſont aſſujetties par de juſtes loix? Et en effet, eſt-il moins eſſentiel de pourvoir à la ſûreté de leur naiſſance?

Mais je dis avec plus de confiance encore, & je le répete parce qu'on ne peut trop le répéter pour le bien de l'humanité, que ſi les reſſorts de l'affection maternelle mis en œuvre par la politique viennent à ſe renouveller dans tous les cœurs: ſi les meres ne dédaignent plus de nourrir, d'allaiter elles-mêmes les fruits de leur union conjugale, & ſi elles y ſont invitées d'une maniere à flatter leur amour-propre, leur vanité: ſi l'on parvient enfin à abolir l'uſage abſurde & meurtrier du maillot, de la lourde bouillie & d'autres pratiques que nous avons ou que nous allons cenſurer, je crois qu'on évitera bien des maladies aux enfans, bien des morts prématurées, & qu'on ménagera à la ſociété un grand nombre de ſujets qui lui échappent chaque jour, même par les moyens qu'on avoit imaginé pour les conſerver.

Sevrage, abus de le précipiter.

Sous la loi de Moyſe les enfans des Prêtres n'étoient comptés parmi ceux que l'on nourriſ-

ſoient des revenus du Temple, que lorſqu'ils avoient trois ans accomplis; & il paroit en d'autres endroits que la coutume étoit établie chez les anciens de ne les ſevrer qu'à cet âge de l'aliment que la nature leur a préparé, & ſeulement quand elle en avoit tari la ſource. C'eſt une grande faute parmi nous d'avoir tant accéléré ce terme, & c'eſt même une des cauſes de la décadence où ſont tombés dans la ſuite la ſanté & la vie des hommes, qui ne ſont venus moins vigoureux & moins vivaces, que parce qu'on ne laiſſe point le tems aux parties originaires de notre corps de prendre leur parfaite intégrité, & de parvenir au degré de ton, de force ou de fermeté qu'elles auroient acquiſes en laiſſant plus long-tems les nourriçons dans l'uſage du lait de leur mere ou ſur le ſein d'une femme qui lui reſſemble. L'on ſévre les enfans ſur les moindres prétextes à huit ou dix mois contre la déciſion des véritables Médecins, qui ſe réuniſſent tous à conſeiller de prolonger ce tems bien plus loin au-delà de la pouſſe de ſeize ou vingt dents, & ſeulement quand tout indique que le levain de l'eſtomac eſt ſuffiſamment exalté, pour que les digeſtions ne ſoient pas laborieuſes ou même entiérement défectueuſes, comme il ne manque pas d'arriver quand cela ſe fait prématurément.

L'on entend dire que les enfans qui tettent trop long-tems demeurent ſtupides, & cette aſſertion ridicule s'eſt accréditée comme tant d'autres par les raiſons même qui devoient les faire rejeter. Car le lait de femme ne produit pas un chyle à beaucoup près auſſi épais, auſſi terreux, que celui de la plûpart des autres animaux & que les ſucs qui émanent des autres ſubſtances alimenteuſes. L'enfant qui le tire, le prend chaud & muni de tous ſes eſprits : il n'a ſubi aucune évaporation, rien ne s'eſt exhalé de tout ce qu'il y a de plus ſubtil, de plus capable d'égayer, de nourrir, de fortifier, de prévenir les obſtructions, les congeſtions & toutes les infirmités de ce caractere. Il eſt donc bien plus certain, que ſi les enfans ne tettent pas auſſi long-tems, ſi on les ſévre trop tôt de la mammelle, l'autre lait, le lait de la ſeconde nourriture & tout ce qui doit s'enſuivre ne paſſera pas ſi facilement dans les voies de la chylification, qu'ils ne feront ni auſſi bien nourris, ni auſſi vermeils, ni auſſi gais, ni auſſi robuſtes.

Il ne faut pour cela que citer les épreuves reitérées d'un Français, (Mr. de Chamouſſet). qui a des connoiſſances en médecine, & qui eſt ſur-tout très-zélé pour le bien de ſa Patrie. Touché d'y voir périr tant d'enfans en nourrice,

& ayant cru ſur la foi de quelques voyageurs que certaines peuplades du Nord ne nourriſſent les leurs qu'avec du lait des animaux, entreprit aux environs de Paris, dans un lieu bien aëré, & ſous les yeux du Miniſtere, de faire nourrir un certain nombre d'enfans ſans le ſecours de la mammelle, & d'y ſuppléer par d'autres laits. Cette entrepriſe réuſſit mal : pluſieurs de ces enfans périrent dans cette épreuve, les autres furent rendus à des femmes nourrices étant à la veille de ſuccomber. (33) C'eſt qu'en effet il eſt bien moins avantageux, bien moins ſalubre aux petits enfans de prendre pour nourriture un lait qui aura bouilli ou qui n'eſt pas récemment trait, que de tetter une femme ſaine, une mere ſurtout qui tire immédiatement de ſon ſein un chyle tout fait ou tout préparé, une liqueur émulſive chargée & richement imprégnée de la partie la plus vive, la plus ſubtile des eſprits, celle qui ne nourrit pas ſeulement les enfans, mais encore qui les égaye, les reſtaure, les fortifie. Quoi de plus raiſonnable en effet de croire, quoi de mieux prouvé que par ſon affinité le lait de femme ſe digere, s'aſſimile mieux avec le ſang que l'autre lait, préciſément à cauſe de ſa plus grande analogie! la phyſique ne nous démontre-t-elle pas

ce phénomene dans tous les corps de la nature? Or ſi la femme qui préſente ſon ſein eſt bien ſaine, & ſi cette femme eſt la mere, ne ſera-ce pas un moyen sûr pour que l'enfant s'en trouve bien & profite ſous les auſpices d'une nourriture qui lui eſt familiere & dont il a tant goûté les attraits?

Concluons donc qu'on ne doit recourir au lait des animaux dans les ſix premiers mois de la naiſſance, que lorſque des circonſtances extraordinaires nous y obligent, nous y forcent; qu'il faut perſévérer long-tems dans la nourriture la plus immédiate, la plus naturelle, & qu'il n'en eſt point qui l'emporte ſur le lait de la mere, ou d'une autre femme, quand elle réunit tout ce que nous avons deſiré trouver en elle pour cela.

Ce ne ſeroit pourtant point aſſez d'avoir aſſigné la nourriture la plus convenable aux enfans du premier âge, & d'avoir établi les avantages qu'ils retirent de prendre cette nourriture ſur le ſein de leur mere quand elle eſt ſaine, ou ſur celui d'une femme digne de lui être ſubſtituée. Il nous faut maintenant examiner comment, & en cas de vraie néceſſité, on peut ſuppléer au lait humain par celui des animaux, & voir auquel de ces laits nous donnerions la préférence.

D'abord dès les premiers jours ce feroit fans-doute celui qui approcheroit le plus du caractere du lait d'une femme nouvellement accouchée ; celui qui feroit le plus léger, le moins denfe ; celui qui exige peu de changement dans l'eftomac d'un enfant nouveau-né, & qui lui fournit le moins de parties groffieres & excrémenteufes. Tel eft celui d'âneffe, de chevre, de brebis, dans l'ordre que je viens de les nommer. Cependant comme on peut alléger le lait de vache & en féparer fes parties cafeeufes ou terreufes, en former ce qu'on appelle du petit lait, on pourroit d'abord faire ufage de cette liqueur après l'avoir obtenue fans l'intermede d'aucun acide, par le repos feulement, l'égoutage, & lui avoir donné au bain-mané un degré de chaleur très-modéré. Cette nourriture porte avec elle un caractere qui l'approche beaucoup du *coloftrum* ou du lait de la mere tel qu'il eft immédiatement les premiers jours qui fuivent fon accouchement, & l'on peut affurer que lorfque les enfans font malheureufement privés de celui-ci, l'autre eft le feul qu'on puiffe raifonnablement lui fubftituer.

Ce n'eft pas ici le lieu de dire qu'aucun aliment ne peut être généralement regardé comme falutaire, & que celui qui demande quel aliment eft falutaire, fait la même queftion que s'il demandoit

quel vent eſt favorable pour une route inconnue. La route eſt ici fort connue ; elle nous eſt indiquée, tracée même par la nature d'après le premier aliment qu'elle nous prépare en venant au monde, la qualité de nos ſucs, & la conformation de nos viſceres.

Comme c'eſt un lait de femme auquel on entreprend de ſubſtituer une nourriture convenable, nous avons dit qu'il faut jetter ſes regards ſur celui des animaux. (34) Le lait de vache, par exemple, eſt un de ceux qu'il eſt en général le plus facile à ſe procurer ; & quand la femelle qui le fournit eſt jeune & ſaine, qu'elle vit dans un bon air, dans de bons pâturages ou dans une étable entretenue proprement, quand elle eſt promenée & bien étrillée, elle donne un lait très-convenable à la nourriture de l'enfant qu'on ſévre de la mammelle. Cette époque doit ſe différer juſqu'à l'âge de deux ans & même au-delà, ſi le lait de la nourrice ſe trouve en abondance & ſe conſerve en bonne qualité. (35)

L'on peut aſſez bien juger des forces de l'eſtomac par l'inſpection des fibres muſculaires extérieures ; c'eſt la même ſtructure, & toutes dépendent du même principe pour leur nutrition. Lors donc qu'elles annoncent une conſtitution ferme & élaſtique, que l'enfant eſt gros d'os & de chair,

que ſon viſage s'orne de couleurs vives & que ſes mâchoires ſont armées de quelques groſſes dents, ce ſont autant d'indices de cette révolution particuliere par laquelle on eſt averti que la nature a parlé, & que l'eſtomac peut ſupporter une nourriture paſſablement ſolide. Mais comme tout changement ſubit n'eſt pas ſans inconvénient, même pour les adultes les plus robuſtes, il eſt aiſé de comprendre la néceſſité d'en uſer avec beaucoup de précaution envers les enfans pour aſſocier, & enſuite ſuppléer une autre nourriture à celle qu'ils ſont accoutumés de prendre.

Il n'en eſt point qui favoriſe auſſi promtement ni auſſi sûrement l'accroiſſement des enfans que celle qui eſt d'une nature douce, tempérée, & peu capable d'irriter leurs organes; d'une nature nourriſſante pour réparer leurs pertes, & ſatisfaire ſuffiſamment à leur développement; & d'une nature humectante pour ne point du tout les altérer. Le lait tient ici le premier rang quand il eſt fourni par une femelle jeune & ſaine, lorſqu'il eſt frais & récemment trait & pris dans un tems convenable.

On fait pour les enfans, comme nous avons déja dit, diverſes préparations avec le lait, ſoit avec le pain émietté raſſis & bien cuit, le

malt de froment ou le maïs fraîchement moulu, ſoit avec le riz, le gruau ou d'autres ſemences céréales germinées & réduites en poudre dont on compoſe des crêmes ou des bouillies légeres. Les panades bien délayées dans un bouillon de viande foible & dégraiſſé, ou ſimplement dans de l'eau avec un peu de beurre frais & un jaune d'œuf, ſuppléent aſſez heureuſement à l'uſage du lait, & réuniſſent ce qu'il y a de plus nourriſſant dans les deux regnes.

Les enfans digerent mieux les ſubſtances animales tendres & tout leur produit, quoiqu'ils n'ayent vécu juſques-là que de lait, que les alimens uniquement tirés d'un regne végétal. C'eſt que le lait, & en particulier celui de femme, paroit tenir un peu plus de la partie animale que de la végétale, ſur-tout quand il s'eſt bien atténué par une longue circulation, & encore plus quand celle qui le fournit uſe pour ſa nourriture de la chair & de ſes ſucs par préférence aux ſucs des végétaux. Néanmoins avant de donner de la viande aux enfans, même de la viande rôtie qui a fait une moindre diſſipation de ſes ſucs que celle qui a été bouillie, & qui peut-être auſſi, quand elle eſt bien dégraiſſée, entretient mieux leur tranſpiration, il eſt bon d'attendre que leurs dents ayent ac-

quis une certaine aſſurance par leurs racines, & qu'ils ſoient eux-mêmes en état d'écouter le précepte de bien broyer ce qu'ils mangent avant de l'avaler.

Les enfans mangent pour l'ordinaire avec avidité ; & quoiqu'ils ayent des dents aſſez fortes pour mâcher leur nourriture, ils ne s'en donnent pas le tems, avalent goulument, ſans pouvoir enſuite bien digérer. Cela ſe voit ſur-tout parmi ceux qu'on laiſſe long-tems jeûner, & ceux envers qui l'on eſt aſſez indiſcret pour les bourer de tout ce qui ſe préſente; ces derniers échappent avec peine aux maladies aiguës quand ils en ſont attaqués ; aux autres il ſurvient des rétréciſſemens d'eſtomac, des tiraillemens, des nauſées. (36) Il faut donc s'oppoſer à la voracité des enfans, leur donner ce qui leur faut, & faire ici, comme ci-devant, que la réparation envers les plus jeunes & les plus foibles ſoit moindre, mais plus fréquente.

La nourriture eſt non-ſeulement eſſentielle chez les enfans pour réparer les pertes que procurent néceſſairement la veille & le jeu de leurs organes, mais elle doit encore fournir une quantité ſuffiſante de ſucs uniquement deſtinés à leur accroiſſement, opération qui ſe dit de l'augmentation d'un corps organiſé,

ou de l'action par laquelle ses pertes sont plus que compensées. Le moyen d'y réussir convenablement est de chercher une substance douce & contenante, beaucoup de parties véritablement nutritives, une substance qui puisse former un mucilage ductile, soluble dans l'eau, capable d'étendre les fibres sans les rompre, & les accroître sans les durcir.

La matiere de la nourriture qu'on présente aux enfans nouvellement sevrés, doit avoir deux qualités; offrir peu de résistance aux organes digestifs, & avoir des sucs assez préparés pour qu'on ne craigne pas l'augmentation des crudités de la pituite. Un peu de viande, avons nous dit, est une nourriture salutaire; non pas celle des jeunes animaux, qui est pour l'ordinaire glaireuse, grasse ou huileuse, mais celle qui est un peu atténuée, quand elle est mangée avec du pain, par très-petits morceaux, & qu'on a choisi celle qui a les principes les moins âcres.

Les effets des végétaux sur le corps humain étant très-differens selon qu'ils sont de nature plus ou moins acide, irritante ou âcre, on doit craindre ici pour aliment tous ceux qui sont d'un goût éminent, ceux qui sont cruds ou venteux & qui n'ont pas la douceur des épinars ou de la laitue. Regle générale, ne

donnez point de ſalade, point de légumes acides ou de fruits pareils aux enfans avant qu'ils ſe nourriſſent ſuffiſamment de viande & qu'ils faſſent des exercices un peu forts; car ſi l'eſtomac ne les maîtriſe promtement, l'action de la fermentation continue à en développer de nouvelles parties ſpiritueuſes, qui ſont un germe d'irritation capable d'affecter ſenſiblement le ſyſtême des nerfs, de former des diarrhées colliquatives, des dyſſenteries & d'autres maux violens dépendans de leur vertu corroſive.

La nature a voulu que tout ce qui a des qualités éminentes fût un médicament plutôt qu'un aliment. Et pour s'en convaincre, il ſuffit de ſavoir que les ſaveurs fortes, les eſprits ardens & volatiles enfantent dans les humeurs une chaleur étrangere, une atténuation artificielle qui dépêchent & criſpent les ſolides, agacent, & picottent les nerfs. (37) Le thé, le caffé entrent dans cette cathégorie. Ces plantes utiles dans le beſoin & permiſes dans certains cas, produiſent par un uſage indiſcret des complexions délicates, valétudinaires; elles détruiſent le ſommeil, cauſent la pâleur, la maigreur, grillent les fibres, les brûlent ou les empêchent de croître.

Un palais ſain qui a toute la ſenſibilité qu'il doit avoir, ne peut goûter que les mets ſimplement

plement aſſaiſonnés, & ces mets rempliſſent exactement deux indications principales ; ſavoir, la conſervation de la ſanté par la formation d'un chyle doux & abondant, & le libre exercice de toutes les fonctions animales. Il faut donc empêcher que le goût des enfans ne devienne ſauvage, capricieux ; & quand leur eſtomac ſe trouve imbu d'une acidité ſurabondante, d'un levain vorace & preſque inſatiable, la pointe de ce ferment doit être émouſſée par des panades dans l'état de ſanté, & par des abſorbans dans l'état de maladie.

Une remarque eſſentielle ſur la nourriture des enfans, c'eſt de ne la leur faire prendre jamais bien chaude. L'on ſait que les alimens brûlans gâtent les gencives, racorniſſent le pharynx, l'œſophage, cautériſent les petites ouvertures des vaiſſeaux ſalivaires, & que par ce moyen l'eſtomac ſe trouvant moins abreuvé de ce ſuc & des autres ſucs digeſtifs, opere mal ſes fonctions & fait éprouver dans la ſuite des douleurs longues & cruelles.

La précaution de laiſſer réfroidir ſon manger, bonne à tout âge, convient d'autant mieux dans celui-ci, qu'on évite par-là que des vieilles femmes qui ont ſouvent les dents gâtées ou dont la ſalive tourne à l'aigre, ne promene dans leur bouche la nourriture des petits en-

ſans & ne l'infectent de cette liqueur. Après avoir établi le meilleur choix à faire de la nourriture à l'époque du ſevrage, arrêtons-nous un inſtant ſur l'eſpece des vaſes qui doivent la contenir.

Ne faites jamais uſage de vaiſſeaux de cuivre pour apprêter ce qu'on donne à manger aux enfans, encore moins pour l'y laiſſer en dépôt ou ſeulement réfroidir pendant l'eſpace de tems qu'il ſeroit pour cela néceſſaire. Ce métal, comme on ſait, eſt ſoluble dans tous les menſtrues, même dans les huiles & les graiſſes; & rien ne prouve mieux que les vaſes qu'on en fait ſont attaqués par les liquides froids, que ce qui arrive en été aux laitieres..... Dans les chaleurs & les plus longs jours on les voit traîner leur lait du matin au ſoir dans du cuivre ſans qu'il s'aigriſſe, ce qui vient de ce que l'acide du lait, en ſe développant, attaque ce métal & fait avec lui un ſel neutre qui empêche la fermentation du reſte.

Les vaiſſeaux étamés ou doublés de plomb ont auſſi des inconvéniens très à craindre: car quand bien même le cuivre ſeroit auſſi parfaitement couvert qu'il l'eſt ordinairement peu par l'étamage, l'étain étant ſoluble dans preſque tous les menſtrues ſoit acides ou alkalis, fixes ou volatiles, le cuivre eſt bientôt à nu;

(38) & ſans compter les parties arſénicales de l'étain, & le plomb qui entrent dans l'étamage, les ſauces préparées dans ces vaiſſeaux ne peuvent que contenir & contiennent réellement en diſſolution un poiſon dont les effets, pour être lents, n'en ſont pas moins réels & très-funeſtes.

Les vaiſſeaux d'argent de bon aloi, ceux d'une terre cuite ſans être verniſſée, ſont d'un uſage plus sûr, plus innocent, & n'exigent d'autre précaution que d'être bien lavés & entretenus proprement, & de n'y rien laiſſer dedans ſans être couvert d'un fin tamis qui en intercepte l'accès aux œufs des inſectes. C'eſt peut-être ici le lieu de remarquer qu'il faut commencer de bonne heure à ôter aux enfans l'envie de goûter ce qu'ils ne connoiſſent pas, ſoit à la ville ou dans les champs, dans les jardins ou à la campagne. Une infinité d'hiſtoires inconteſtables prouvent que des milliers d'enfans ſont morts par cette cauſe, ou en ont été griévement endommagés.

REMARQUES.

Cauſe des maladies de cet âge. Reſerves ſur l'uſage des médicamens.

Quoique les maladies ſoient communes à

tous les êtres animés dans quelque tems de la vie qu'on les considere, il est pourtant vrai de dire que les enfans y sont plus particuliérement assujettis. L'humidité surabondante & pourtant nécessaire, le relâchement général des fibres, leur inertie, la multiplicité des replis des vaisseaux, l'épaississement des liquides, la foiblesse des visceres & des organes digestifs, l'acidité dominante, les aigres, enfin la grosseur & l'extrême sensibilité des nerfs en occasionnent un grand nombre dont on ne cherche pas assez dans le besoin à enlever la cause, à s'en assurer, afin de les combattre ou plutôt de les diriger vers une fin salutaire. Mais s'il est des maladies trop négligées & dont on préviendroit les suites dangereuses en éteignant les premieres étincelles qui sont disposées à les produire, il en est aussi qu'on regarde trop communément comme exigeant l'administration des médicamens, des drogues médicinales, tandis qu'il seroit bien plus sage de suivre leur marche de près, d'éloigner les obstacles; & de les traiter au reste comme autant d'indispositions nécessaires, (39) même comme un bon signe d'une méchante cause dont on confie la guérison au tems & au régime.

Les enfans sont assez ordinairement sujets aux éruptions cutannées ou croûtes de lait, aux

écoulemens habituels des oreilles, aux diarrhées & au saignement de nez dans un âge plus reculé. On doit peu se mettre en peine de ces incommodités officieuses qui la plûpart veulent être abandonnées à elles-mêmes comme autant de voies qu'une nature débile ou contrariée s'est pratiquée avec succès pour dépurer la masse du sang & délivrer le corps d'un amas de crudités dangereuses ou inutiles. Au lieu donc d'approuver mille remedes les plus vantés contre les dévoiemens, le transport des humeurs à la tête, la disposition fiévreuse, & les autres affections de l'enfance qui indiquent les avantages qu'on doit attendre des progrès de l'âge, il est bien plus prudent, plus expédient de les laisser se dissiper peu-à-peu d'elles-mêmes, & sans autre secours de l'art que le soin d'une diete douce, convenable, & l'attention d'entretenir par une grande propreté & un peu d'exercice, une louable, une suffisante transpiration.

Mais les petits enfans sont sujets à un grand nombre d'autres maladies plus sérieuses, plus graves, qui reconnoissent des causes différentes & qui ne les affectent pas de la même maniere dans les différens tems plus ou moins éloignés de leur naissance. Ils sont sujets aux descentes à cause du relâchement général de

leurs fibres & du peu de résistance qu'elles opposent aux impulsions réitérées & fortes du diaphragme & des muscles du bas ventre, excitées par les cris aigus que leur arrachent les entraves du millot, les tranchées violentes ou telle autre cause que ce puisse être. Ils sont sujets aux vers par le manque de fermentation de leur bile & faute d'avoir une digestion assez forte pour détruire les œufs de ces insectes introduits dans les vases qui contiennent leur manger quand on n'a pas soin de les couvrir, & plus spécialement encore quand on se sert de farine crue pour leur faire de la bouillie. Ils sont sujets aux glaires, aux aphtes, à la coqueluche, aux tumeurs des parotides, au rachitis, aux convulsions; maladies qui, quand elles ne sont pas épidemiques, dérivent toutes ou de vices héréditaires, de négligence ou de soins mal entendus, de gourmandise ou de mauvaises digestions. L'on ne s'attend pas de nous voir arrêter sur aucun de ces cas particuliers qui sortent tous des limites de ce traité, (40) & présentent ainsi que bien d'autres la nécessité de consulter un Médecin & un Médecin plus occupé à tout remettre sous les loix de la nature, qu'à chercher de nouvelles routes pour guérir ses malades: car ici la moindre erreur peut devenir de la plus dange-

reuſe conſéquence, ſur-tout dans le tems d'une dentition difficile & douloureuſe.

Les plus excellens remedes ſont ceux qui ont le plus d'activité, & qui par conſéquent peuvent cauſer plus de deſordre, lorſqu'ils trouvent dans un ſujet des diſpoſitions contraires à leur action; or comme les diſpoſitions viciées du corps humain ne peuvent être bien connues que par ceux qui en ſavent la conſtruction & l'économie, c'eſt-à-dire les vrais Médecins, on ne ſauroit aſſez recommander aux peres & meres de ne s'adreſſer qu'à eux dans les maladies de leurs enfans, & même de choiſir les plus expérimentés, les plus habiles, les plus ſages.

En général ce n'eſt jamais par des effets trop promts qu'on doit tâcher de remédier aux incommodités des enfans, ſur-tout quand elles ne ſont ni bien douloureuſes ni bien graves. Les ſecours étrangers à la nature, les médicamens véhémens, les drogues tumultueuſes qu'elle ne peut dompter ni aſſimiler en quelque maniere avec leurs humeurs, produiſent en eux des changemens analogues à ceux des poiſons. Je le répete, on ne ſauroit être trop réſervé ſur l'uſage des remedes à l'égard des enfans, même des remedes les plus vantés; car outre que les erreurs qui tuent ſont bien

plus redoutables que la ſcience qui ne guérit pas toujours n'eſt bienfaiſante, c'eſt qu'on ne peut nier qu'il n'y ait des maladies qui diſpoſent le corps à la longévité, (Boerhaave l'a prononcé des fievres intermittentes) & que s'il pouvoit être vrai que la ſcience de la médecine n'eſt qu'une ſcience conjecturale, ce ſeroit ſur-tout envers les enfans que cette vérité auroit une application plus particuliere.

Aiſance, liberté, gaïeté, jeux très-favorables à l'enfance.

La nature, cette puiſſance conſervatrice, a conſtruit nos corps de façon qu'autant qu'il a été poſſible tout ce qui leur eſt ſalutaire nous eſt devenu agréable, & ce qui leur eſt nuiſible nous eſt devenu déplaiſant. C'eſt par une de ſes loix que le repos dans le jour, une vie ſédentaire n'eſt point du tout du goût des enfans de cet âge; ils aiment au contraire à ſe trémouſſer, à remuer leur corps de diverſes manieres, & c'eſt par tous ces mouvemens, ces petits exercices qu'ils diſſipent leurs humeurs ſurabondantes, & font ſubir une coction, une élaboration plus complettes à celles qui leur ſont néceſſaires.

Non-ſeulement les différens mouvemens que les enfans ſe donnent ſont autant de forces & de puiſſances qui ſervent à broyer leurs ſucs, à les dépurer & les aſſimiler mieux aux parties qui ont beſoin d'être réparées, mais ils ſer-

vent encore à prévenir les mauvais effets de leur intempérance & à obtenir tous les avantages qu'on doit retirer des bonnes digeſtions. Leur chyle ſeroit mal préparé, & leurs ſécrétions imparfaites, s'ils étoient moins avides de jeux, de courſes & d'amuſemens. Il n'y a pas juſqu'à la folie apparente des enfans, qui ne ſoit un effet de la ſageſſe de la nature.

La joie animée & ſoutenue par la confiance & la liberté, la bonne humeur & toutes les paſſions qui y menent, ſont très-profitables à l'enfance & concourent toutes à ſon bien-être par le même méchaniſme. C'eſt par elles que la chaleur aſſoupie ſe réveille, que la circulation eſt excitée, & a lieu d'une maniere plus générale & plus libre ainſi que la tranſpiration; il ſe fait une plus égale diſtribution du ſuc nourricier dans toutes les parties, qui toutes reçoivent ſans obſtacle un accroiſſement convenable, bien proportionné, d'où dépend non-ſeulement une bonne conformation, des traits agréables, (41) mais une heureuſe conſtitution & une vie plus ferme, plus aſſurée. Loin donc de s'oppoſer aux jeux des enfans ou de les forcer à demeurer tranquilles ou ſédentaires à titre de punition ou autrement, il faudroit les exciter à ſe mouvoir, à folâtrer, à rire, ſi par quelques fâcheuſes

dispositions, naturelles ou acquises, ils s'abandonnoient à une humeur lâche, taciturne, ou s'ils ne cédoient pas facilement aux attraits du plaisir.

C'est à l'âge où nous voilà parvenu, & même plus tôt, qu'il faut commencer à prémunir les enfans contre les rigueurs des frimats & les intempéries de l'athmosphere ; c'est déja quand ils commencent à marcher seuls ou un peu plus tard, quelques mois après qu'ils sont sevré de la mammelle, qu'on peut entamer ces expériences & ensuite les convertir en nécessités. L'exercice qu'ils prennent dans ces épreuves, les empêchent de s'appercevoir du froid ; & la gaïeté qu'il faut avoir soin d'y associer, ajoute encore aux bons effets que cela ne manque jamais de produire.

Mais prenez garde d'aller trop vite quand vous menez promener un enfant qui est déja las ou qui n'est pas bien accoutumé à marcher. Les efforts redoublés qu'il seroit obligé de faire pour vous suivre, sur-tout en lui tenant la main, l'essouffleroit & lui blesseroit considérablement la respiration ; plus d'une fois des crachemens de sang, l'asthme, la pulmonie ou des hernies rebelles ont succedé à l'imprudence de ne s'être pas prêtés assez à la lenteur des enfans. (42)

Les enfans ont le cerveau beaucoup plus gros en proportion que les adultes, & ce viſcere, comme on ſait, eſt le centre commun où viennent aboutir & ſe confondre tous nos nerfs, toutes nos ſenſations. Si donc par ſa capacité conſidérable le cerveau, & par lui tout le reſte du corps, eſt ſi facilement affecté chez les enfans qu'au moindre accident qui leur ſurvient on les voit pris de mouvemens convulſifs, & ſouvent même de convulſions très-réelles, combien ne ſont pas répréhenſibles les perſonnes qui les effrayent, les menacent, les épouvantent par quelque cauſe que ce puiſſe être ? Un tremblement habituel de tous les membres, des attaques, des vapeurs épileptiques, des bégaïemens incurables, des palpitations & une foule d'autres maladies dépendantes des mouvemens faux & irréguliers des nerfs, ſont ſouvent les triſtes fruits qu'ils recueillent de la déteſtable ſottiſe de ceux qui mettent en pratique ces moyens pour s'en amuſer ou s'en faire craindre.

Que la modération ſoit l'ame, le principe de l'éducation de vos enfans, Peres & Meres, cela eſt abſolument néceſſaire ; armez-vous de fermeté, d'autorité, vous en avez beſoin, autrement ils ne feroient rien, ou feroient fort au-deſſous de ce qu'ils pourroient être ; mais

puiſque vous ſavez ſi bien qu'ils doivent obéir, apprenez auſſi, que vous devez obéir à la raiſon ; que cette raiſon vous dit qu'il faut donner un libre cours à l'eſprit actif des enfans, entretenir leur gaïeté, leur bonne humeur, les faire rire ſouvent & leur permettre tous les exercices innocens qui tendent à les ſecouer d'une maniere modérée. Quant à ceux qui exigent de la contention d'eſprit, ceux qui les obligent à demeurer aſſis, ou à reſter enfermés, ſédentaires, l'on vous a déja dit, l'on vous a fait aſſez connoître la néceſſité d'en uſer avec eux ſobrement, afin de ne point transformer ces tiges vertes & fraîches en des rameaux livides & languiſſans qui dépoſeroient de la violence faite à la nature.

FIN du texte.



NOTES.

(1) Les humeurs dégénerent parmi les malheureux qui manquent de nourriture. On peut même remarquer que dans les villages où la pauvreté est moins grande que dans d'autres du même canton, les hommes y sont moins laids, plus robustes & mieux faits. » Les gens, dit Montesquieu, qui ne sont pau-» vres que parce qu'ils vivent dans un Gouverne-» ment dur, qui regardent leur champ moins com-» me le fondement de leur subsistance que comme » un prétexte à la vexation, ces gens sont peu d'en-» fans. «

(2) Il importe beaucoup à une femme de savoir si elle est grosse ou non, & dans le moindre doute, si elle venoit à se plaindre, éviter tout ce qui pourroit lui nuire, & souvent s'abstenir des remedes qu'on voudroit lui donner. Il est arrivé plus d'une fois que des meres ne se croyant pas grosses, & gouvernées par des guides peu éclairés, ont pris des remedes qui les ont fait avorter & leur ont causé la mort.

(3) Quand la température de l'air est chaude, les alimens doivent être plus liquides & plus doux; il faut rechercher les substances qui tendent le moins à la putridité; & bannir de leur régime les jus, les coulis, tout ce qui enflamme, ce qui irrite, ou augmente le mouvement du cœur & des arteres. Quand il fait froid elles peuvent faire usage d'alimens plus

échauffans & moins liquides, parce que cette nourriture leur évitera les inconvéniens d'une réparation trop fréquente, ou les dangers d'une voracité insupportable. Elles doivent auſſi bien mâcher ce qu'elles mangent, parce que dans cette action une roſée de ſalive qui pleut de toute la ſurface intérieure de la bouche, pénetre les molécules alimentaires & les prépare à former à peu de frais un chyle doux & nourriſſant.

(4) *Sanctorius* dit qu'une tranſpiration libre & aiſée diſſipe la mélancolie; & qu'une gaïeté extraordinaire & dont on ne connoit point la cauſe, vient de ce que la tranſpiration ſe fait bien.

(5) Quelquefois il eſt néceſſaire de donner à ces femmes des abſorbans terreux & un peu de rhubarbe, afin de neutraliſer une pituite âcre, un limon viſqueux qui enduiſe l'intérieur de leur eſtomac, & le faſſe charier par les voies inférieures. Celles qui ſont ſujettes à la tranſpiration feront bien d'y pourvoir par des bouillons locatifs, du jus de pruneaux ou autre choſe douce & benigne. Leur ventre doit être libre & ouvert naturellement une fois chaque jour; car les excrémens endurcis & les vents retenus peuvent occaſionner ici de grands deſordres. Ainſi tout ce qui fermente trop, tout ce qui eſt venteux, doit être ſoigneuſement évité par les femmes groſſes, parce que leur abdomen diſtendu exceſſivement, empêche leur reſpiration & preſſe le fœtus qu'elles portent.

(6) Les habitans d'Harlem ſont accoutumés dès leur plus tendre enfance à reſpecter les femmes enceintes, & à écarter tout ce qui pourroit troubler le

repos des accouchées. On voit un ſigne ſur leur porte, d'après lequel il eſt défendu à tout ſergent, huiſſier ou autre officier de Juſtice d'y entrer, tant eſt grande l'attention que la loi exige pour une femme qui vient de donner un Citoyen à l'Etat.

(7) Il y a des femmes qui ſont d'une ſi grande ſenſibilité, telles, par exemple, que les hyſtériques, que la plus légere indiſcrétion commiſe en leur préſence, peut les affecter vivement & devenir funeſte au fruit qu'elles portent. *Morgagni* cite l'exemple d'une de ces femmes qui accoucha d'une fille au lieu d'un garçon qu'elle deſiroit. A cette nouvelle appriſe par l'imprudence de ſon mari, elle tomba ſur le champ dans des ſi grandes anxiétés, qu'elle expira peu de tems après. *Van-Swieten*, ce grand Médecin d'une grande Reine, qui ſoupire avec nous pour en regretter la perte, a connu une femme groſſe qui avoit dormi fort tranquillement pendant que le feu étoit dans ſon quartier; ſa mere lui ayant annoncé cette nouvelle le lendemain matin, en la félicitant de ce que le ſommeil l'avoit garantie de toute crainte, cette Dame fut tout à coup ſaiſie de tremblemens, de défaillances qui furent ſuivies d'une perte de ſang & de l'avortement d'un fœtus de quatre mois.

(8) *Crantz* rapporte l'exemple horrible d'un Chirurgien, qui après avoir enfoncé les crochets dans le crâne d'un fœtus, & en avoir vuidé une partie du cerveau, retira une heure après l'enfant encore vivant, mais ſi cruellement bleſſé, qu'il ſembloit par ſes hauts cris lui reprocher ſa cruauté & en demander vengeance .... *Saviard* raconte la même choſe

d'un Chirurgien qu'il ſuivoit pour apprendre l'art des accouchemens ; & *Deventer* a la bonne foi de rapporter une pareille hiſtoire qui lui eſt arrivée à lui-même, pour apprendre à ceux de ſa profeſſion à ne pas traiter comme mort un enfant ſur le témoignage de la mere & de la ſage-femme. Nous avons des obſervations de fœtus arrêté au col de la matrice après l'écoulement des eaux, & qu'on a tiré heureuſement après cinq à ſix jours de travail.

(9) Il en eſt une que nous ne paſſerons point ſous ſilence, quoique déja cenſurée, comme également deſtructive de la ſanté & de la bonne conformation des femmes ; c'eſt l'uſage de ſe ſerrer, de ſe rétrecir peu-à-peu la taille dans des corps étroits & baleinés. Qui pourroit douter en effet que la mode extravagante, l'uſage abſurde & barbare de ſe froiſſer les chairs, les côtes, les viſceres, en un mot de gâter les formes qu'on a pour celles qu'on veut avoir, ne ſoit parmi nos femmes la cauſe la plus générale de leurs fréquens avortemens ou de leurs couches laborieuſes, comme auſſi de leur incapacité à donner la mammelle à leurs enfans ? La compreſſion ſucceſſivement meurtriſſante qu'elles ont éprouvée dans toute la région de la poitrine, des lombes & du bas ventre, en a écraſé ou oblitéré les petits vaiſſeaux & fermé le paſſage au lait ; il ſe fait une déviation conſidérable & habituelle de tous les ſucs vers la matrice ; & cette indiſpoſition familiere aux citadines, les rend tout à la fois cacochymes, incommodes à leur mari, inhabiles à la génération, incapables du moins d'en conſerver les fruits & de remplir par conſéquent la tâche que la nature leur avoit deſtinée.

(10) *Bodin*, dans ſon livre de la République, dit qu'il a vu en France ſa patrie, par les regiſtres d'un hôpital, que ſur cinquante enfans apportés, à peine un ſeul avoit atteint l'âge de puberté .... Tout récemment encore on vient de dire : » Qu'il n'eſt » rien de mieux concerté, de mieux entendu que » les ſoins que l'on prend à Perpignan des enfans-» trouvés, & que cependant aucun preſque n'en » échappe. De plus de cent enfans, dit-on, qu'on » y envoye chaque année, à peine y en a-t-il quel-» ques-uns qui parviennent à l'âge de ſept ans pour » les envoyer à l'hôpital de la miſéricorde ..... « C'eſt à la vue de ce dépériſſement général que quelques Citoyens éclairés & indignés de tant d'homicides volontaires, ont élevé leur voix contre l'uſage des nourrices d'emprunt, & ont fait voir qu'il ne fait pas moins la honte des meres qui le pratiquent, & le deſeſpoir des familles, que la décadence des Etats.

(11) *Morton* Médecin anglois, faiſoit pourtant obſerver à la fin du ſiecle dernier, que des meres menacées de phthiſie s'en ſont préſervées en Angleterre en donnant la mammelle à leurs enfans .... Et le célebre Profeſſeur en l'Univerſité d'Upſal (*Linnæus*) dans ſa *Nutrix noverca*, dit : » Nous connoiſſons des » femmes long-tems tourmentées de ſcorbut, de » cachexie &c. qui ont ceſſé de s'en plaindre dès » qu'elles ont nourri ; non-ſeulement elles ont re-» couvré la ſanté, mais ont repris un teint frais & » ſe ſont engraiſſées ..... « Ces autorités ſont reſpectables ſans-doute ; néanmoins j'en crois les expériences très-hazardeuſes.

(12) *L'Original même manque ici de la Note correspondante.*

(13) *Boerhaave* dit » que les boissons spiritueuses » dont les femmes usent pendant qu'elles nourrissent, » sont une des principales causes qui enlevent dès le » berceau tant d'enfans, & que c'est une cause plus » fréquente encore de la délicatesse, de la foiblesse, » de la langueur de ces enfans..... « En effet, si l'on verse de l'esprit de vin sur la sérosité du sang, cette sérosité, qui est claire, se grumelle aussi-tôt & se caille en une masse blanche, qui se durcit peu-à-peu comme du blanc d'œuf cuit si on la tient à une chaleur de digestion. L'esprit de vin caille la bile de la même maniere ; d'où il est aisé de juger ce que l'on doit attendre pour les enfans de l'usage des boissons ardentes que peuvent faire leur mere ou leur nourrice.

(14) La plus sûre marque du bon air qu'on respire dans un lieu, c'est lorsqu'il y meurt peu d'enfans étrangers, & que la plûpart des gens qui l'habitent parviennent à un âge fort avancé.

(15) Entre plusieurs exemples nous ne citerons que *Ettmuller* qui nous dit avoir connu une jeune femme qui voulant nourrir son enfant, & se faire former les bouts, se faisoit tirer quelquefois par un petit chien. Il arriva qu'elle fut saisie d'une grande crainte ; d'où étant revenue, elle donna son teton au petit chien pour ne pas incommoder son enfant par ce lait altéré. Un moment après voilà le petit animal attaqué d'une forte épilepsie.

(16) Chez les enfans qui ſe nourriſſent bien, les déjections ſont jaunâtres, d'une conſiſtance égale, plus liquides cependant que ſolides, & ſans mêlange de grumeaux laiteux. Quand au contraire les enfans ſont malades, leurs excrémens ſont blanchâtres ou verdâtres, & enfin quelquefois ils ſont noirs; ces derniers, le meconium rendu, ſont les plus mauvais.

(17) Je vois que c'eſt une vieille coutume dont *Ariſtote* & *Plútarque* font mention en louant Lycurgue d'en avoir réformé l'uſage dans ſa patrie, & même dont *Hippocrate* a parlé en condamnant cette pratique des Egyptiens. Faut-il en imputer l'origine à la facilité qu'il donne de porter les enfans? où bien auroit-on eſſayé d'en emmaillotter de contrefaits, & qu'après être parvenus à leur redreſſer quelques membres, on en auroit inféré qu'il falloit toujours dans ces premiers tems les mettre à la gêne? Nous ſommes en droit de le conjecturer ainſi d'après une multitude de faits qui nous démontrent chaque jour que bien des erreurs naiſſent ſucceſſivement d'une vérité dont on abuſe.

(18) Moins on ajoute de mouvement animal au mouvement vital; plus les ſolides reſtent débiles; & pour s'en convaincre, il n'y a qu'à voir une jambe qui a été fracturée, combien elle reſte fluette & grêle long-tems après ſon entiere guériſon? C'eſt par le défaut de mouvement que cela s'opere par la compreſſion, la gêne où elle reſte pendant ſon ſéjour dans l'appareil.

(19) Si l'on pouvoit remarquer une légere irrégularité au crâne, l'air ſeul, l'air ambiant, en le preſ-

ſant de toutes parts, ne manqueroit pas de lui rendre ſa forme légitime, naturelle, qui eſt de repréſenter une voûte.

(20) Cette poſition eſt préférable dans les premiers tems de la naiſſance ; mais dans la ſuite, & ſur-tout pendant la journée, il faut lui ſoulever un peu la tête & la poitrine avec un oreiller qui s'étende juſques ſous les épaules, parce que cette ſituation lui fait voir avec facilité les objets ; il a plus de liberté pour tourner la tête & pour remuer les jambes & les bras. L'exercice de ces parties, on ne peut trop le répéter pour le bien-être des enfans, ſupplée à leur défaut de forces, il donne du ton aux fibres, & par-là conſpire avec le cœur qui s'en trouve réjoui, au développement ſucceſſif & proportionnel de toute la machine.

(21) La compreſſion habituelle de quelques parties ſur laquelle le corps repoſe en reſſerrant les vaiſſeaux qui s'y diſtribuent, diminue leur diametre ; de ſorte qu'ils contiennent moins de ſang, de limphe ou de ſuc nourricier que d'autres parties où la réſiſtance eſt moindre, & ſur leſquelles ces humeurs ſe jettent en abondance, ce qui donne lieu à des altérations ſenſibles & même à des grandes difformités. Cette obſervation générale, fondée ſur les loix de l'hydroſtatique, peut avoir ſon application dans diverſes circonſtances particulieres, comme par exemple, quand on porte les enfans au bras : ſi l'on n'a pas le ſoin de changer, de varier leurs attitudes, ils inclinent inſenſiblement leur corps, & la taille en contracte une mauvaiſe tournure. Les côtes ſont forcées de plier en-dedans, & bien des enfans prennent par-là une poitrine infirme & contrefaite.

(22) C'eſt encore ici un uſage vicieux qui date d'un peu loin. On voit *Martial* plaiſanter un certain Charideme, de s'occuper à bercer les enfans; & le Docteur *Krüger* nous apprend que les Saxons conſervent depuis long-tems un proverbe qui leur fait dire d'une perſonne dont la conception eſt lente, embarraſſée : *on l'a tant bercé qu'on l'a hébété.* J'en ai vu, dit *Vàn-Swieten,* qui en conſéquence de cette pernicieuſe coutume, ont été ſtupides juſqu'à l'âge de trois ou quatre ans. Il cite l'exemple d'un enfant de huit ans très-robuſte, qui ayant été bercé par ſes camarades, fut pris d'un vertige ténébreux, ſuivi d'un vomiſſement de bile, & de ſtupidité.

(23) On entrevoit ici un nouvel avantage de renoncer à l'uſage du maillot, puiſque par cet abandon le changement devenant plus facile & plus promt, il eſt vraiſemblable qu'il ſera pratiqué plus fréquemment par les nourrices. Ainſi quand on ſuppoſeroit (ce qui ſe trouve démenti par l'expérience) que l'enfant au maillot ne crie que dans le tems qu'il ſe ſent mouillé, qu'il ne ſe plaint que quand ſes ordures l'inquiete, je trouverois que l'inconvénient ſeul, l'embarras de défaire & de remettre chaque fois toutes ces bandes ou enveloppes, ſeroit une raiſon ſuffiſante pour en proſcrire à jamais l'uſage; car s'il eſt vrai que la propreté entretient la tranſpiration & avec elle l'évacuation de la partie la plus volatile & la plus putride de nos humeurs, ſi elle eſt ainſi que la ſalubrité de l'air, & la liberté des mouvemens corporels, un des bons moyens d'amener le ſommeil & de nous garantir de pluſieurs maladies, il eſt aiſé de comprendre que l'enfant qui ſe ſera ſali dans ſon maillot y languira plus long-tems dans

la pourriture ; que si l'on pouvoit promtement & sans peine le changer aussi-tôt qu'il se vuide & toutes les fois qu'il se plaint. L'on sait que les excrémens d'une nature âcre, irritante, produisent par leur séjour l'inflammation, l'excoriation des parties qu'ils atteignent, ou tout au moins qu'ils causent des démangeaisons, des cuissons qui agitent & tourmentent beaucoup ces petites créatures. Nous recommandons de se servir d'un linge mouillé dans de l'eau tiede aromatisée, parce qu'un linge sec est insuffisant pour enlever les âcretés qui rongent la peau, & pour lui conserver la souplesse.

(24) Les enfans en bas âge ont besoin de dormir long-tems & souvent ; plus ils sont près de leur naissance, plus le sommeil leur est nécessaire ; la nature exige dans ce tems un repos très-long pour conduire heureusement ses travaux & en cimenter la durée. Laissez donc beaucoup dormir les petits enfans, & même tous les enfans qui sont minces, foibles, ou d'une complexion tant soit peu délicate. La regle que *Galien* établit sur cela, c'est que les enfans doivent plus dormir que veiller jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans : Il remarque même qu'il s'est trouvé des enfans qui ont été guéris de grandes maladies pour avoir dormi deux jours entiers ; tant il est vrai qu'à cet âge l'instant où la machine se repose est celui où la nature veille le plus à la conservation de son ouvrage & à son affermissement. *Rhasis* veut que si l'enfant a pris plus de nourriture que de coutume, on le laisse dormir très-longuement.

(25) Mr. *Thieri* appellé en 1750 pour faire l'exa-

men des eaux des fontaines & des puits d'un faux-bourg de Vienne, appellé Leopolſtadt, dit qu'il étoit encore ſi humide depuis la grande inondation du Danube arrivée en 1744, que tout s'y moiſiſſoit, ſur-tout au rez-de-chauſſée, & qu'il n'avoit point vu dans les autres fauxbourgs des viſage auſſi bouffis & auſſi blêmes qu'aux enfans de Leopolſtadt.

(26) *Sanctorius* eſt peut-être le premier qui a obſervé que le froid vif & cuiſant reçu ſur une ſeule partie, a une action plus vive ſur tout le corps pour en ſupprimer la tranſpiration, que la même impreſſion reçue ſur la totalité de la machine. Une impreſſion partagée ſur pluſieurs fibres différentes, dit-il, partage les efforts, & a par conſéquent beaucoup moins d'effet.

(27) *Velſchius* & *Hildanus* ont marqué des obſtructions très-caractériſées du pilore, cauſées par l'uſage de la bouillie; & *Etmuller* dit qu'elle eſt plus propre aux Relieurs pour coller leurs livres, que pour nourrir les enfans. Je pourrois citer plus de cent auteurs qui ont condamné l'uſage de cette nourriture.

(28) Le ſalep de Turquie (on dit que c'eſt la racine d'orchis, ſatyrion d'Aſie. Vid. Mém. de l'Acad. des Scienc. an 1740. pag. 96.) pourroit être très-utilement employé, mêlé avec le lait ou du bouillon dégraiſſé. Cette poudre ductile & riche en corps muſqueux, boit conſidérablement la liqueur où on la jette, & la transforme bientôt en bouillie, quoique miſe en petite doſe. Cette nourriture eſt adouciſſante, fortifiante, propre à envelopper les acides de l'eſtomac, à réprimer l'âcreté des premieres voies, & mê-

me ſpécifique contre la pulmonie commençante. Enfin j'en ai vu de très-bons effets.

(29) Heureuſement que la Providence y a ſagement pourvu de ſon côté, & ce côté ſuffiroit ſouvent pour conduire merveilleuſement tout l'ouvrage : le dégoût que les enfans éprouvent à cette époque eſt un bienfait, vu l'état de deſordre où ſe trouve tous leurs organes.

(30) Il eſt de même du prolongement du frein de la langue, du *filet*, opération toute ſimple quand le beſoin le requiert, mais opération qui exige des connoiſſances peu communes & toute la dextérité d'un Chirurgien intelligent.

(31) Des calculateurs politiques ont remarqué qu'il mouroit dans les grandes villes un habitant par année ſur vingt-huit, dans les petites un ſur trente-quatre, & qu'à la campagne ce n'étoit que ſur trente-huit. On ne vit à Paris l'un portant l'autre que vingt-deux à vingt-trois années, encore n'a-t-on pas compris les extraits-mortuaires de cette multitude d'enfans qui périſſent en nourrice, hors de la Capitale où ils ſont nés. A Geneve & ſur ſon territoire, d'après un calcul exact fait ſur 6706 naiſſances, le terme moyen de la vie s'eſt étendu juſqu'à l'âge de trente-ſix ans. Et au contraire à Londres & aux environs, d'après les tables que Mr. *Sympſon* a publiées en 1742, il paroit que plus de la moitié des Individus humains ſuccombe avant l'âge de trois ans; nombre incroyable, ſi l'exemple de Mr. *Bermingham* Chirurgien Anglois qui a écrit un mémoire ſur la maniere de bien nourrir & ſoigner les enfans nouveaux-nés,

ne venoit à l'appui de ces tables : » Je ſuis fils, dit» il, d'une mere qui a eu vingt-ſix enfans, dont » quatre avant terme : Je ſuis le ſeul que ma mere » ait nourri, & auſſi le ſeul qui vive, quoique hors » d'Angleterre ma patrie. «

(33) Les payſannes de Veſtrobotnie, dit le Dioſcoride du Nord, engendrent plus d'enfans & ſont plus fécondes que celles des autres Provinces ; cependant elles en conſervent moins, ce qui doit être attribué au lait de vache dont elles nourriſſent leurs enfans ; des vieilles femmes ſe chargent de cette occupation, parce que les meres ſont tout le jour hors de leurs maiſons occupées aux affaires économiques ..... Enfin *Etmuller* nous dit qu'on a peu d'exemples d'enfans qui ayent vécu juſqu'à l'adoleſcence, entre ceux qui n'ont point tetté.

(34) *Van-Helmont* ſouvent trop ſingulier dans ſes idées, vouloit ſubſtituer au lait de femme une nourriture ſous le nom de bouillie faite avec de la biere, du miel & de la farine .... c'eſt-à-dire une colle tenace, difficile à mouvoir par un eſtomac peu actif, qui ne feroit qu'en développer le principe acide & le mettre en état de nuire. Il ſeroit difficile de prévoir quelles raiſons ce Philoſophe pouvoit avoir de préférer cette compoſition bizarre qui certainement ſe trouve aſſez éloignée du caractere de nos humeurs, ſi mille autres exemples ne dépoſoient pas à la poſterité que les hommes les plus faits pour être écoutés, ne ſe ſont jamais plus égarés qu'en proſtituant aux idoles de leur imagination l'encens qu'ils doivent brûler ſur l'autel de la nature.

(35) Il faut, disoit *Astruc*, que le lait de la nourrice soit assez abondant pour fournir au nourriçon la nourriture entiere jusqu'à six mois; les deux tiers jusqu'à dix ou douze mois; & la moitié au moins jusqu'à-ce qu'on le sevre. C'est un mal quand elle n'y peut suffire . . . . *Petny Borelley* dit que certaine nourrice avoit tant de lait, qu'outre deux enfans qu'elle en nourrissoit, elle étoit néanmoins obligée tous les jours d'en extraire elle-même la surabondance, dont elle faisoit du beurre qu'elle vendoit à un apoticaire qui s'en servoit comme d'un grand secret pour la phthisie. Feu Mr. *Rouelle* nous a rapporté dans ses leçons de chymie un cas pareil d'une femme de son voisinage, & dont le beurre, disoit-il, étoit d'une excellente qualité.

(36) S'il convient de mettre les enfans à une nourriture moins fréquente & moins forte dans le tems de la pousse de leurs dents, & dans le cas de maux de ventre, inflammations &c., il seroit très-mal-à-propos, quand ils se portent bien, de les assujettir à une sorte de jeûne ou d'abstinence. Les maîtres de l'art conviennent tous avec Hippocrate qu'ils ont plus de ressources pour retrancher ce qu'il y a de surperflu, que pour ajouter ce qui manque.

(37) L'Auteur de la nature en ne donnant aux petits enfans qu'une nourriture uniforme, douce, égale, tempérée & très-peu capable d'exciter un appétit forcé, a sagement prévu qu'il ne falloit pas troubler l'innocence de l'enfance, & blesser la délicatesse de ses organes. Cette regle, que la nature dicte dans le premier âge, la raison nous engage à la suivre plus avant. Tout ce qu'on appelle si gé-

néralement & si improprement *bonbons*, les sucreries dont le goût agréable engage souvent à en manger avec excès ; les dragées qui, outre la qualité gluante de leur pâte, sont quelquefois peintes de couleurs empoisonnantes, ne valent rien aux enfans par plusieurs raisons ; d'abord parce que cela les dégoûtent de la soupe & de tous les alimens laiteux & simples qui leur conviennent ; ensuite parce que en les accoutument à l'intempérance, & en leur affectant souvent & vivement les nerfs, ces compositions friandes leur procurent une grande dissipation des sucs qui doivent servir de foyer à leur accroissement, & pour ainsi dire de réservoir à l'entretien de leur vie. On sait fort bien que par une longue abstinence des mets aromatisés, des corpuscules savoureux & de l'usage du vin, les enfans se font de bons corps & une constitution robuste.

(38) Il est aisé de démontrer le cuivre à nu, même dans un vase nouvellement étamé, en y mettant de l'alkali volatil, ou en l'exposant à la vapeur du vinaigre. Au bout d'une heure ou deux, on apperçoit à la coupe une infinité de petits points bleus, qui sont les endroits où le cuivre a été attaqué.

(39) De même que dans les celliers, dit *Sainte-Marthe*, » le vin nouveau tout plein de fumées, » bouillonne & fait des efforts pour sortir des vaisseaux, jusqu'à-ce qu'il soit purgé des ordures qui » étoient mêlées parmi la vendange, & que la liqueur reste pure & nette ; ainsi le sang des en- » fans est dans un mouvement extraordinaire, jusqu'à-ce qu'il ait acquis sa parfaite intégrité, & » qu'il coule tout pur dans ses vaisseaux. « Cela n'est

vraque pour les enfans qui ont eu le malheur de sucer un lait étranger. Au reste *Sainte-Marthe* étoit Poëte. Vid. Pædotrophia.

(40) Quoique dans cet ouvrage je me sois plus occupé à prévenir les maladies des enfans qu'à les guérir, néanmoins je crois devoir faire ici le tableau de la conduite que doivent tenir ceux qui ne seront pas à portée de consulter un Médecin. 1°. Dans le cas de *tranchées intestinales*, si l'enfant est nourri par sa mere, il n'y aura pas de meilleur remede que son lait & un bon régime, le mal ne pouvant être ni bien persévérant ni bien grave, sur-tout après l'entiere expulsion du meconium ; quelques petites cuillerées d'un sirop purgatif soit de guimauve, de pomme ou de chicorée, feront bien mieux à l'enfant que l'usage d'aucune espece d'huile : si la nourrice est d'emprunt, il faudra qu'elle travaille par les moyens que nous avons indiqué à alléger & adoucir son lait (vid. pag. 23.). En cas de constipation de l'enfant, il faut lui faire rendre ses matieres au moyen d'un suppositoire de savon. 2°. Dans la *chûte du fondement*, couchez l'enfant sur le ventre, faites rentrer prudemment la partie : après quoi vous poserez dessus une compresse imbibée de vin rouge ou d'eau froide. 3°. *Descente ou hernie*, couchez l'enfant sur le dos, relevez-lui les jambes, pressez légérement la tumeur pour la faire rentrer si elle ne s'est pas remise d'elle-même ; fixez le lieu avec la main ou une compresse mouillée de vin rouge ou d'eau fraîche, en attendant qu'un Chirurgien expert vienne & contienne le tout par un bandage bien fait, bien posé: Eloignez avec soin toutes les causes capables d'opérer une récidive. 4°. Le *carreau* ou ventre gros & dur,

vient de l'embarras général dans la circulation du bas ventre & d'une diſpoſition aux obſtructions ou plutôt des obſtructions déja formées par l'uſage d'un lait trop lourd ou mal conditionné, la bouillie de farine crue & trop épaiſſe, le pain mal fermenté, en un mot la mauvaiſe nourriture, qu'il faut réformer tant pour la qualité que pour la quantité en joignant l'uſage des poudres martiales & abſorbantes. 5°. *Indigeſtions & devoiement* exigent un meilleur choix & une moindre quantité de nourriture : un demi-gros de bayes de genievre (*juniperus*) bouillies dans une pinte d'eau, dont on leur fera prendre quelques cuillerées chaque jour, en y ajoutant un peu de ſucre ou de confection délayée. 6°. *Coqueluche*, ou glaires de l'eſtomac, ſe guérit par le débarras de ce viſcere, le vomiſſement occaſionné par trois ou quatre grains d'Ipécacuanha dans un peu de bouillon; ſix grains d'Iris de Florence en poudre nouvellement faite dans un peu d'eau de chardon béni; même les yeux d'écreviſſe pris toutes les demi-heures à la doſe de douze grains, calment le paroxiſme & guériſſent ſouvent. 7°. Les *Aphthes*, ces petits ulceres ronds & ſuperficiels qui occupent l'intérieur de la bouche & qui ſont accompagnés d'une chaleur brûlante, indiquent une lymphe âcre & viſqueuſe, qu'il faut combattre en faiſant prendre une décoction d'orge & de régliſſe à la nourrice, & en donnant à l'enfant une infuſion de fumeterre dans du petit-lait; ce remede eſt encore fort bon dans toutes les maladies de la peau. 8°. Les *Convulſions* ſurviennent quelquefois par les efforts d'une dentition difficile, la préſence des vers, l'acrimonie des acides, ou ſont occaſionnées par la peur, & dégénerent en épilepſie. Tout cela a été dit dans le texte où nous

avons même parlé des précautions à prendre contre la présence des vers. Quand pourtant il en survient, deux grains de mercure doux avec quatre grains d'extrait de rhubarbe incorporés avec un peu de marmelade laxative, ou seulement quelques cuillerées d'une pinte d'eau dans laquelle on aura fait bouillir un gros de mercure crud, sont deux bons remedes pour tuer & jetter les vers dehors. Pour détruire l'intempérie acide qui se manifeste par l'odeur de la bouche & une transpiration sentant l'aigre & des déjections d'une couleur verte, outre que la nourrice doit manger de la viande & combattre, comme nous avons dit, la disposition de son lait, on unira pour l'enfant les alkalis aux cordiaux avec les absorbans terreux, qui sont des remedes benins & sans conséquence. 9°. *Rachitis*, noueure, est un gonflement des os spongieux, un relâchement, une tuméfaction des jointures avec dépression des côtes. Le traitement est le même que dans l'intempérie acide, si ce n'est qu'il est plus compliqué & par conséquent exige l'avis du Médecin. 10°. Le *Scorbut* se reconnoit à la bouffissure du visage, aux enflures des jambes, aux taches jaunes ou bleuâtres & à la facilité qu'ont les gencives de jetter du sang. Il ne se guerit gueres, non plus que les écrouelles ou tumeurs *scrophuleuses*, que par les conseils d'un Médecin. 11°. *Rougeole & petite vérole* sont deux maladies dans les enfans en bas âge, qui n'exigent d'autre attention que d'entretenir en eux une douce & suffisante transpiration, ne rien leur donner de froid & ne point augmenter l'intensité du mal par beaucoup de nourriture. Quand la pétite vérole survient à un enfant après l'âge de trois ou quatre ans, on le voit d'abord chagrin, abattu, il a du frisson, les yeux

larmoyans, soif, mal au dos, à la tête, des envies de vomir qu'on fera bien de provoquer par huit ou dix grains d'Ipécacuanha délayés, ou par un grain de tartre émétique. Regle générale. Il faut procurer des évacuations aux enfans, & sur-tout aux enfans grands mangeurs, quand on les voit menacés tout-à-coup de maladies. Rien de plus heureux alors que d'avoir diminué la masse des humeurs & leur effervescence par des vomitifs & laxatifs qui ayent purgé & nettoyé les premieres voies. Je ne parlerai point contre l'inoculation, parce qu'il n'est pas permis de raisonner contre des expériences fréquentes & heureuses.

(41) On ne sauroit rendre réguliers à un enfant les traits de son visage, s'ils ne le sont pas. Mais les sensations habituelles de la gaïeté modifient la physionomie d'une maniere conforme à leur nature, c'est-à-dire dune maniere riante & agréable.

(42) J'ai eu plus d'une fois occasion de faire ce reproche à de jeunes Gouvernantes ou femmes de chambre au retour de leurs promenades avec des enfans. Ces filles s'amusent au loin les dimanches & fêtes, & sont ensuite obligées de doubler les pas en tenant par la main leurs malheureuses victimes pour rentrer à l'heure indiquée à la maison. Disons donc que s'il est très-prudent, très-convenable de ne pas abandonner long-tems les enfans à eux-mêmes, de ne pas les laisser seuls, dans la crainte qu'ils ne se livrent à l'ennui, à la tristesse, il ne l'est pas moins de ne tenir autour d'eux que des personnes sages, gaïes sans imprudence, des personnes qui puissent par des secours physiques, comme les chansons, la propretés

les exercices bien ménagés, le ſoin du ſommeil, de la promenade, écarter toutes les affections pernicieuſes aux enfans, & entretenir la joie douce & aimable qui ſe caractériſe ſi ſouvent dans leurs yeux.

FIN.

De l'Imprimerie de J. P. BONNANT.